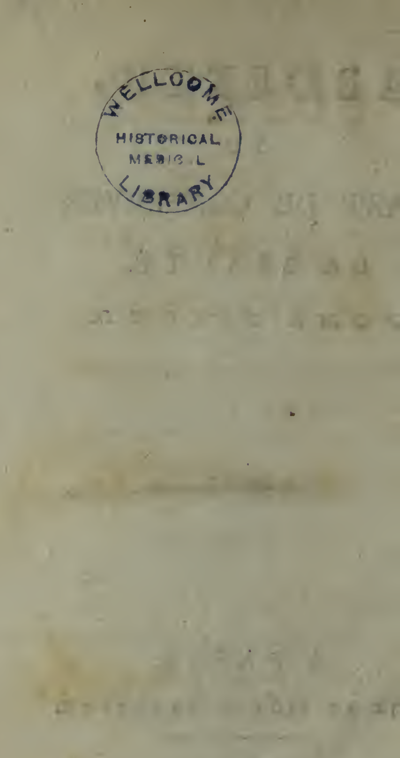






C. II. 6
18
32614/A
LE CAMUS




WELLCOME HISTORICAL MEDICAL LIBRARY

ABDEKER,

OU

L'ART DE CONSERVER LA BEAUTÉ.

SECONDE PARTIE.

CHAPITRE PREMIER.

Moyen de parvenir.

ABDEKER ſe retira dans le veſtibule, & ſe jeta ſur un ſopha; enivré des charmes de *Fatmé*, il ne ſongeoit qu'aux moyens de lui déclarer ſa

qu'aux moyens de lui déclarer ſa flamme. *Chryſolite* ne tarda pas à le ſuivre ; elle entra preſque auſſi-tôt, & fut s'aſſeoir à côté de lui. C'eſt en vain, lui dit-elle, que tu caches ton amour dans le fond de ton ame ; il en ſort par tes yeux des étincelles qui ont embraſé le cœur de *Fatmé*, je m'en ſuis apperçue moi-même. Tes diſcours, ton aſſiduité, ton maintien, tout me le prouve aſſez. La jeune Odaliſque, qui t'adore, n'a pu également contenir ſes tranſports ; elle m'a confié une partie de ſon ſecret ; & j'ai bientôt compris le reſte. Ne crains rien ; je ſuis diſcrette ; tu peux me parler avec confiance. Eh bien, que te dirai-je, chere *Chryſolite* ? répondit le

quent pour exprimer la violence de mon amour. *Fatmé* eſt l'ame qui me donne la vie ; elle eſt pour moi le ciel que le grand prophete promet à ſes fideles ſerviteurs. . . . . Imprudent ! je tiens ton ſecret. Eh bien, écoute à préſent, dit *Chryſolite*. Quoi ! tu prétendrois me trahir ? répliqua *Abdeker*. Va, penſe que ma vie m'eſt moins chere que mon amour. Tu peux tout déclarer à l'empereur. Il me ſera encore doux de mourir, après avoir appris que je ſuis aimé de *Fatmé*, & qu'elle ſait que je l'aime. Elle ſaura au moins qu'on fait expirer dans les tourmens celui qui mouroit d'amour pour elle. Mais que dis-je, inſenſé ! ne trahis pas une flamme auſſi belle & auſſi pure. La fureur de *Mahomet*

ne s'étendroit pas ſur ma tête ſeule ; le cruel immoleroit encore l'innocente Géorgienne. Que faut-il faire pour te fléchir ?

Tu vas l'apprendre, reprit *Chryſolite* : écoute. Tu n'as que trop bien détaillé la cauſe du mal qui a porté une ſi cruelle atteinte à mes charmes. *Fatmé* n'en a paru que trop perſuadée, & m'a auſſi-tôt citée pour exemple. Oui, *Abdeker*, c'eſt l'amour qui a fait tout ce ravage. Tu l'as bien pu deviner par ton art ; mais tu ne l'aurois jamais appris par le ſentiment. C'eſt toi-même que j'aime. Depuis long-temps tu avois attiré mes regards, & jamais je n'en ai obtenu un favorable de toi. Tes yeux ſe portent toujours ſur la jeune Odaliſque, & c'eſt

en vain que *Chryſolite* tente la conquête de ton cœur. Jour & nuit j'étouffe mes ſoupirs ; tu ne ſors pas de ma penſée : le ſommeil ne ferme plus mes paupieres ; les meilleures alimens ont quelque choſe qui me rebute ; je dévore, comme une inſenſée, des choſes que la nature n'a pas deſtinées pour l'eſtomac. Enfin je languis, je péris d'amour. Les marques en ſont ſi évidentes, que tu n'as pu t'y refuſer ; & ſi tu n'euſſes pas été prévenu, tu aurois vu ſur mon front que cet amour étoit pour toi.

Voyant qu'*Abdeker* étoit reſté interdit, & ne répondoit rien à ſes diſcours, elle continua ainſi : Maintenant que tu connois toute l'étendue de mon mal, c'eſt à toi d'en tarir la ſource ;

c'eſt toi-même qui en a propoſé le remede. Pour récompenſe, je favoriſerai ta flamme auprès de *Fatmé*; & quand je verrai mon amour mépriſé, j'aurai au moins la ſatisfaction de ſavoir qu'il a été couronné avant celui de ma rivale. Tu reſtès muet! tu héſites! Je n'ai plus qu'un mot à te dire. Reconnois l'ingénieuſe *Zinzima*, pour laquelle tu t'es intéreſſée autrefois.

En effet, c'étoit elle-même. *Azor* étoit mort quelque temps après ſon mariage avec elle, & *Zinzima* étoit rentrée dans ſon premier état. Son pere, qui étoit un *Boſtangi* fort eſtimé du Grand-Seigneur, avoit engagé ſa Hauteſſe à l'acheter pour ſervir les femmes du ſérail, & c'étoit elle que

Mahomet avoit destinée principalement au service de *Fatmé*. Quelle fut la surprise du Médecin de retrouver Zinzima dans ces lieux, & d'apprendre qu'il avoit affaire à une femme capable des plus fermes résolutions, & qui oseroit tout entreprendre pour venir à bout de ses desseins ! L'espace du temps qu'il ne l'avoit vue, le changement de condition, la diversité des habits, l'altération du visage, le défaut d'attention, ses occupations extraordinaires, son amour, & plusieurs autres circonstances l'avoient empêché d'abord de la reconnoître ; mais qu'il la reconnut bien alors ! Incertain de ce qu'il devoit faire, & craignant tout de la part de *Chrysolite*, il crut que

le parti le plus ſage étoit de flatter ſes eſpérances. Si je me ſuis intéreſſé autrefois, lui dit-il, pour *Zinzima*, je ne m'intéreſſe pas moins aujourd'hui pour *Chryſolite*. Elle a pu autrefois réſiſter à *Azor*; pourquoi me défendroit-elle aujourd'hui de réſerver tous mes feux pour l'adorable *Fatmé*? Seroit-ce pour avoir eu la gloire d'avoir ſeul fait réuſſir ſon projet? L'amour n'eſt pas un bien dont on diſpoſe à ſon gré, on ne le dirige pas vers un objet déterminé, comme ſouvent on le voudroit. Je ſais bien qu'un mouvement ſecret nous engage volontiers à aimer ceux qui nous aiment: l'amour eſt le tribut le plus légitime qu'on puiſſe payer à l'amour. Tu peux donc compter ſur ma re-

connoiſſance ; & peut-être qu'un jour un ſentiment plus vif m'obligera de couronner ta conſtance. *Chryſolite*, flattée par cette promeſſe, conduit le Médecin hors du ſérail par des routes détournées.

CHAPITRE II.

Des Maladies de la peau.

En vain *Fatmé* attendoit-elle *Abdeker* dans le veſtibule ; elle fut obligée de s'en retourner dans ſon appartement, accompagnée ſeulement de quelques-unes de ſes femmes. Quelque temps après, *Chryſolite* fut la rejoindre, & lui parla de ſon Médecin avec tant d'éloges, que ſon diſcours

tenoit preſque de l'enthouſiaſme. La jeune Odaliſque étoit charmée d'un pareil entretien, & de l'eſtime qu'on faiſoit de ſon amant; c'étoit un nouvel aliment pour ſa flamme, & le plus sûr moyen de lui plaire.

Abdeker, étonné de la bizarrerie de ſon aventure, ne vouloit pas faire paroître ſon trouble devant ſa chere maîtreſſe. Il fut deux jours ſans entrer dans le ſérail, ce qui jeta la jeune Odaliſque dans des alarmes dont elle demandoit cent fois par jour la raiſon à *Chryſolite*. Que les jours ſont longs, diſoit-elle, pour des amans ſéparés! mais qu'ils ſont courts pour des amans réunis! Elle s'entretenoit ainſi, lorſqu'*Abdeker* s'offrit à ſes yeux. Je renais, chere *Chryſolite*, s'écria-

t-elle ; j'apperçois la lumiere qui vivifie mes ſens ! Et toi, *Abdeker*, ſi j'ai pu lire ſur ton viſage, & comprendre, par tes diſcours, que je ne t'étois pas indifférente, peux-tu, ſans ennui, je dis plus, ſans douleur, être auſſi long-temps ſans revoir ce que tu aimes ? Déjà l'aſtre du jour a fait deux fois ſa révolution autour de notre tête, & je ne t'ai apperçu que dans mes ſonges & dans mon imagination. Puis-je juger du cœur des autres par le mien ? Il me ſemble que l'amour eſt plus vif & plus impatient. Le Médecin cherchoit une excuſe légitime à ce juſte reproche. Ah ! *Fatmé* ! répondit-il, ma tendreſſe pour vous n'eſt pas une tendreſſe feinte ; vous en pouvez juger ſur ce que vous

avez compris ma paſſion avant que ma bouche osât vous l'apprendre. J'en prends à témoin *Chryſolite ;* elle ſait combien de rudes combats mon cœur a éprouvés pour vous. *Chryſolite* ne jugea pas à propos d'entendre le reſte de la converſation, qui devenoit trop intéreſſante pour elle. Auſſi-tôt elle ſe retira, afin de laiſſer plus de liberté à ſa maîtreſſe. Mon amour pour vous, continua le Médecin, eſt ſi plein de reſpect, que j'aurois craint d'encourir votre diſgrace, ſi, par trop de témérité, j'euſſe riſqué un aveu qui eût pu vous déplaire. Une pareille diſgrace ſeroit pour moi le châtiment & le coup le plus terrible..... Mais pourquoi être deux jours ſans me voir, répliqua *Fatmé.* Vous con-

noiſſez la foibleſſe de mon tempérament, & vous m'abandonnez à moi-même dans le temps que j'ai le plus beſoin de vos avis. En vérité, c'eſt négliger ma ſanté, & je puis croire que c'eſt faire fort peu de cas de mes charmes, que de les laiſſer à la merci de mille infirmités que votre préſence ſeule feroit diſparoîrre. Cela eſt fort mal pour un Médecin qui prétend connoître le prix de la beauté.

Ces reproches me ſeroient moins ſenſibles, dit *Abdeker*, ſi j'étois moins occupé de vous. Au milieu des ſoins qu'exige ma profeſſion, vous êtes toujours préſente à mon idée, & je ſaiſis avec le plus grand empreſſement toutes les occaſions qui tendent à vous plaire. Hier encore,

parmi le grand nombre de malades que je fus obligé de voir dans *Péra* (1), j'ai fait quelques obſervations ſur les maladies de la peau, qui répandent une certaine difformité ſur le viſage. Vous avez paru vous intéreſſer aux différens ſujets qui ont été l'objet de nos dernieres converſations ; vous voulez connoître tout ce qui peut bleſſer la beauté en quelque point : j'ai cru que ce ſeroit un nouveau tribut que vous paieroit mon zele, que de chercher à vous ſatisfaire ſur cet article, quoique je ne le puſſe faire qu'en me privant de la plus grande douceur de ma vie, qui

(1) Faubourg de Conſtantinople, où ſont logés les Miniſtres des Princes étrangers.

eſt de vous voir, de vous entendre, & de lire dans vos yeux que votre Médecin ne vous eſt pas indifférent. J'applaudis à tes raiſons, dit *Fatmé*; mais au moins je n'avois point tort de m'impatienter. Pour la peine de toutes les inquiétudes que tu m'as cauſées, j'exige de toi que tu me faſſes part aujourd'hui de ces obſervations dont tu viens de me faire mention; car je ſuis toujours curieuſe de ta ſcience, & des moyens de conſerver la beauté.

La premiere malade que j'ai vue, dit *Abdeker*, étoit une femme dont le viſage étoit couvert d'une rougeur accompagnée de puſtules. Les médecins appellent cette maladie *goutte-roſe*, ou *coupe-roſe*; elle reſſemble

quelquefois à des gouttes de ſang répandues ſur la peau, & ſouvent elle donne une couleur forte & inégale au nez & aux joues. Quelquefois le nez & le viſage deviennent ſi gros & ſi monſtrueux, qu'ils font horreur à voir. Cette maladie arrive rarement aux perſonnes qui ont un régime réglé ; elle eſt fort commune à ceux qui font un uſage immodéré des liqueurs ſpiritueuſes, & elle eſt comme endémique chez les peuples de Friſe & des Pays-Bas, à cauſe de leur mauvaiſe coutume de boire du vin avec excès. On a vu un ivrogne tellement attaqué de ce mal, que lorſqu'il étoit à table, le ſang lui ſortoit ordinairement avec abondance par la peau du viſage, ce qui l'empêchoit, pour

quelques momens, de boire. Si-tôt que l'hémorragie étoit cessée, il reprenoit le verre avec une nouvelle ardeur, & ne le quittoit point que sa face ne fût allumée comme un tison; de sorte qu'elle jetoit, pour ainsi dire, du feu de tout côté, & qu'elle auroit pu même éclairer dans les ténebres. Hier je prescrivis à cette femme de Péra une diete rafraîchissante & humectante; je lui défendis entierement l'usage du café; je lui conseillai d'appliquer sur son visage un liniment fait avec le blanc d'œuf & un peu d'alun ou un peu de camphre, & ensuite se servir de l'huile de myrrhe; qu'on regarde comme très-efficace dans ce cas-là (1).

(1) Voyez l'observation premiere.

Enſuite je fus rendre viſite à une autre femme, dont tout le corps étoit couvert d'échauboulures. Ces échauboulures ſont de petits boutons qui s'élevent ſur la peau, & qui la rendent rude & inégale. Ils ſont preſque toujours cauſés par une ſueur âcre & bilieuſe. S'ils ne ſe paſſent pas d'eux-mêmes, on a recours alors à un régime délayant & adouciſſant. Il eſt bon de boire ſouvent à la glace, de prendre du repos, de ſe tenir dans un lieu frais, de boire de l'eau nitrée, du petit-lait, quelques verres d'orgeat ou de limonade, d'uſer des bouillons de poulet avec les quatre ſemences froides, pour tempérer l'âcreté du ſang. On pourra ſe laver avec la décoction de graine de lin, de mauve & de gui-

mauve, avec l'eau roſe où l'on aura fait fondre un peu de ſucre de Saturne. On ſe ſert encore avec ſuccès des eaux, des pommades, & des ſavons adouciſſans, pour appliquer ſur les endroits de la peau qui ſont attaqués de ce mal.

Chez la même perſonne, je fus conſulté par une femme qui avoit quelques ſaphirs au viſage. Elle vouloit ſe débarraſſer de pareilles richeſſes, qui l'importunoient beaucoup. Les ſaphirs ſont des boutons rouges & durs, qui blanchiſſent à leur pointe. Ils ſont à peu près gros comme un grain de chenevis, & viennent ordinairement au viſage & au cou. Les jeunes gens des deux ſexes qui parviennent à l'âge de puberté, y ſont

plus ſujets que d'autres. Les puſtules qui ſont fort rouges ſont aſſez difficiles à guérir, & quoiqu'elles s'évanouiſſent à la fin, la rougeur reſte très-long-temps. Les remedes où entrent le camphre, l'eſſence de benjoin, le ſucre de Saturne, le cérat & le lait virginal, ſont fort eſtimés pour remédier à cette légere indiſpoſition. Je crains que tous ces détails ne vous ennuient. Il y a dans les arts des choſes intéreſſantes pour ceux qui les profeſſent, mais qui n'amuſent pas les perſonnes qui ne ſont pas obligées d'y donner toute leur application. Si vous ſouhaitez, je finirai ici ma courſe médicale, car peut-être vos oreilles commencent-elles à être fatiguées.

Non, reprit *Fatmé*, non, *Abde-*

ker, je ne me laſſe point de vous entendre. Vous avez ſans doute fait encore d'autres obſervations pendant les deux jours de votre abſence. Il faut me dire tout ; ſans cela je ne vous fais point grace.

J'allois encore, dit le Médecin, vous parler de quelques eſpeces de taches de rouſſeur, ſur leſquelles j'ai été interrogé. La premiere eſpece eſt celle que les enfans apportent, pour ainſi dire, en naiſſant. Ces taches ſont plus ou moins larges, & plus ou moins brunes ; on les appelle *lentilles* ou *ſignes*. La ſeconde eſpece eſt fort commune ; ce ſont des taches qui arrivent lorſqu'on s'expoſe au ſoleil, quand on a la peau fine & le teint délicat ; c'eſt ce qu'on nomme ordinaire-

ment *hâle*. La troisieme espece arrive aux femmes grosses, dont le corps se trouve parsemé de grandes plaques roussâtres. Enfin la quatrieme espece se contracte avec l'âge, & souvent l'on voit les deux côtés du nez garnis de ces taches, quelquefois même le front, les joues & le menton. Il y a certaines lentilles qui méritent d'être conservées; celles, par exemple, qui donnent plus d'agrémens au visage, qui relevent la blancheur de la peau, qui donnent à l'œil un air plus fin & plus passionné. Il faut, sur cet article, consulter son miroir plutôt que son médecin; mais il ne faut pas épargner celles qui sont mal placées, ou dont le nombre trop multiplié déroberoit à la vue, des traits capables

de charmer. Ces lentilles ne peuvent guere être emportées qu'avec les cauſtiques : on ne doit ſe ſervir que des plus doux, & encore faut-il uſer de grandes precautions, de peur de laiſſer ſur la peau une cicatrice plus difforme que la tache qu'on veut effacer. Les meilleurs remedes, dans ce cas-là, ſont l'eau diſtillée de la racine de grande ſcrophulaire, qui eſt légérement rongeante, & l'huile de tartre par défaillance, qui a encore plus de force, mais qu'on peut mitiger avec un peu d'eau roſe ou de plantain. On ſe ſert encore, mais avec moins de ſuccès, de l'eau tirée des fleurs de féves & de ſureau, ou du lait dans lequel on aura fait bouillir ces fleurs avec une mie de pain blanc. Ces re-

medes peuvent être utiles dans tous les cas.

Quand il s'agit de diſſiper les effets du hâle, on emploie les huiles de ben, d'œufs, d'amandes douces, des quatre ſemences froides : cependant il faut prendre garde que ces huiles ne noirciſſent le teint. On met auſſi en uſage le lait d'âneſſe, le lait de femme, le lait d'amandes pilées, les pommades où l'on fait entrer le beurre de cacao, le blanc de baleine, & le baume de la Mecque. Quelques femmes ne ſe ſervent qne d'un jaune d'œuf battu dans l'huile de lis ; quelques autres, d'une toile jaune qu'elles préparent avec les jaunes d'œufs & le blanc de baleine (1).

(1) Voy. obſervation II.

Je

Je me rappelle bien, dit *Fatmé*, que c'eſt avec de pareils remedes que vous avez réuſſi auprès de *Zinzima*. Je ne vous interromps que pour vous faire voir que je ne perds rien de tout ce que vous me dites. *Abdeker* reprit ainſi. La troiſieme eſpece de taches de rouſſeur dont je vous parlois à l'inſtant, ſe diſſipe ordinairement après les couches : ainſi elles n'exigent point de remedes, à moins qu'on ne veuille employer ceux dont je viens de faire mention.

Enfin la quatrieme eſpece eſt comme un cuir bouilli, qu'on acquiert avec l'âge. Pour venir à bout d'y remédier, il faut au moins enlever une ligne d'épaiſſeur que la peau a contractée ; c'eſt pourquoi on appli-

quera d'abord des émolliens & des anodins, enfuite de légers cauftiques, tels que ceux que je vous ai décrits. Si on en fouhaite de plus forts, on fe lavera le vifage avec l'eau diftillée de fiel de bœuf, dans laquelle on aura mis un peu de fel. En continuant cette opération pendant quelque temps, on rend la peau plus mince & plus fine (1).

Que la conduite des amans eft finguliere! *Fatmé*, qui venoit de gronder *Abdeker* fur fon abfence, fut la premiere à le remercier de fes attentions, & à convenir qu'il devoit remplir les devoirs de fon état, tant pour l'intérêt du public, que pour les avan-

(1) Voyez l'obfervation III.

tages qu'elle en devoit retirer dans ſes converſations. Mais au moins, cher Médecin, lui dit-elle, ménage pour *Fatmé* quelques momens qui lui ſont ſi chers par ta préſence, & ſi utiles par tes entretiens. *Abdeker* s'applaudiſſoit intérieurement de ce que la jeune Odaliſque recevoit ſi bien ſes excuſes ſans les approfondir. Son viſage devint plus ſerein, & *Fatmé* attribuoit ce changement au plaiſir que ſon Médecin reſſentoit d'être avec elle. Ne me ſollicitez point, dit *Abdeker* en ſe retirant, ne me ſollicitez point de me rendre auprès de vous. La ſympathie enchaîne tellement mon ame avec la vôtre, que je ne jouis d'un bonheur réel que lorſque je puis vous voir & vous entendre.

CHAPITRE III.

Conſpiration contre Mahomet.

MAHOMET, de retour auprès de *Fatmé*, ſembloit jouir des momens les plus heureux de ſa vie : mais que ces momens étoient cruels pour *Abdeker*, qui, dès l'inſtant qu'il avoit commencé à eſpérer, devint jaloux du bonheur du Sultan ! La jeune Odaliſque auroit auſſi voulu de ſon côté ſe débarraſſer des importunités du Grand-Seigneur, qui devenoit de jour en jour plus preſſant. Cependant, n'appercevant aucun moyen de s'en mettre à l'abri, elle étoit contrainte d'attendre du ſort les reſſources que toute ſa

ſagacité & ſa prudence ne pourroient bientôt plus lui fournir. Mais vit-on long-temps tranquille ſur le trône? C'eſt eſpérer toujours le calme ſur la vaſte étendue des mers. *Mahomet*, qui avoit laiſſé le commandement de ſon armée d'Albanie à *Muſtapha* & à *Ballabanus*, apprit que la peſte régnoit dans ſon armée, & que cette maladie contagieuſe, faiſant tous les jours de funeſtes progrès, enlevoit la meilleure partie de ſes ſoldats. A cette nouvelle en ſuccéda une autre non moins triſte; on lui manda que *Ballabanus*, craignant qu'un mal auſſi formidable ne lui enlevât le reſte de ſes troupes, ſans aucun fruit pour ſa propre gloire & celle de l'Empereur, s'étoit mis à la tete des ſol-

dats mourans qui lui reſtoient, & que, ranimant l'étincelle de courage qui ſoutenoit encore les cadavres qu'il commandoit, il étoit parvenu, au milieu de la flamme & des traits, juſqu'au pied des murailles de Croye. Là, combattant comme un forcené, il reçut un coup dont il mourut quelques heures après dans ſa tente. Le bruit de ſa mort, répandu dans toute l'armé, y jeta l'effroi & le déſordre; ce qui la fit retirer dans la plaine de *Tyranna*, qui eſt à huit mille de Croye. *Muſtapha*, de peur d'être chargé dans ſa retraite par un ennemi redoutable, fit faire des propoſitions rampantes à *Scanderberg*, qui les accepta.

Mahomet n'étoit pas un homme à

qui les mauvais ſuccès fiſſent perdre courage. Il connoiſſoit trop bien l'inconſtance du ſort, & il ſavoit auſſi combien l'adreſſe, la patience, & la politique pouvoient le fixer. Déjà il méditoit une autre campagne en Albanie, pour réparer avec avantage cette perte, lorſque *Muſtapha* arriva lui-même à la Porte, & lui fit le détail des funeſtes événemens qui étoient arrivés depuis qu'il avoit abandonné ſon armée. C'eſt ainſi, lui dit-il, que les membres les plus néceſſaires périſſent, lorſqu'un corps eſt privé de ſa tête. Sultan, ajouta-t-il, tu croiras peut-être que je viens ici pour te reprocher ta langueur & ta foibleſſe, ou que, ſuſcité par quelques mécontens & quelques traîtres, je viens

troubler la paix de ton cœur ; non, j'en jure par le grand Prophete, que ta gloire ſeule & tes intérêts m'ouvrent la bouche. Je ſens bien que mon zele eſt audacieux, mais le péril eſt grand pour toi.... Quel mortel oſe ici élever ſa voix ? répondit le Sultan, Prétendroit-il me faire trembler ? Mon cœur ne connoît point la crainte. Parle ; je t'écoute. Tes troupes, reprit le Pacha, refuſent d'obéir à tes ordres ; le nombre des mécontens augmente tous les jours ; déjà l'Aga des Janiſſaires a levé l'étendard de la révolte. Je ne vois qu'un moyen pour les appaiſer, c'eſt d'immoler l'objet de ta tendreſſe. C'eſt donc là, diſent tes ſoldats inſolens, l'exemple qu'ont donné au Sultan ſes illuſtres

aïeux, dont les victoires deviendront infructueuses pour la nation Musulmane ? C'est donc là le héros qui est entré vainqueur dans Constantinople, & qui s'est distingué dans les combats les plus périlleux ? Nous pouvons méconnoître un pareil maître enseveli dans la mollesse & dans les plaisirs. Que sont devenus ces projets d'aller arborer le Croissant dans Rome ? Ils sont évanouis comme un songe. *Mahomet* dort chargé des chaînes de l'amour. Heureux si, à son réveil, il ne se trouve pas chargé des chaînes que les Princes chrétiens, le Roi de Perse, & le Soudan d'Egypte lui préparent. Faut-il qu'une seule femme nous attire tant de malheurs, & soit un obstacle aux armes victorieuses de

l'Empereur. Qu'il fléchiſſe, s'il le veut, le genou devant ſon idole ; mais l'adorateur & l'idole ſeront renverſés.

Mahomet pouvoit à peine contenir toute ſa fureur ; & regardant *Muſtapha* d'un œil farouche : Depuis quand, lui dit-il, celui qui donne la loi doit-il la recevoir de celui qui eſt né pour obéir ? Je connois les menées des conjurations ; on tâche de rendre odieux celui qu'on veut perdre ; mais ſeul je pourrai ſuffire à tout, & je donnerai à mon peuple un exemple qui étonnera ſa barbarie. Nation ingrate ! il faut un ſceptre de fer pour te conduire, & tu ne mérites que des tyrans.

Je ſais bien, reprit *Muſtapha*, qu'un Sultan ne doit pas être ſoumis

au caprice de ses sujets. Le sacrifice qu'exigent les mutins est un crime qu'il faut éviter. Conserve ta maîtresse ; tu peux la conduire à la tête de ton armée, lui donner une tente dans ton camp, & tes troupes respectueuses ne murmureront plus de la voir partager tes lauriers, & t'accompagner dans le chemin de la victoire. C'est en vain, répondit le Sultan, que tu cherches à calmer ma douleur, en voulant arrêter le coup qu'on me prépare. Je punirai l'insolent, après avoir justifié devant lui mon courage, & l'empire que j'ai sur mes passions. Commande aux officiers de mes troupes de s'assembler incessamment à mon auguste Porte. Je te pardonne ta hardiesse, en faveur de notre commune

éducation & de tes fideles ſervices. Retire-toi ; va porter mes ordres.

Mahomet comprit bien que, pour appaiſer cet orage, il falloit verſer du ſang ; mais dans quel ſang devoit-il tremper ſes mains ? Plongeroit-il lui-même un poignard dans le ſein de *Fatmé* ? Non, non ; frappons, dit-il, mais que le coup ſoit le moins rude à mon cœur, & le plus accablant pour une nation auſſi barbare.

CHAPITRE IV.

*Mort d'*Irene.

DÉJA *Mahomet* avoit marqué ſa victime ; *Irene* étoit la favorite qu'il devoit ſacrifier. Il avoit aimé cette jeune

jeune Grecque avec des tranſports infinis, & elle étoit devenue l'amie la plus tendre qu'eût *Fatmé* dans le ſérail. *Fatmé*, quoique devenue ſa rivale, n'avoit jamais fait aucune démarche pour lui enlever ſa conquête; au contraire, *Irene* avoit remarqué que, depuis le ſecret avertiſſement qu'elle lui avoit donné, *Fatmé* recevoit le Sultan avec tant de froideur, qu'il étoit obligé de revenir à ſon ancienne maîtreſſe, qui pour lors voyoit d'un œil aſſez tranquille l'Empereur ſolliciter inutilement le prix de ſes feux auprès de l'inflexible *Fatmé*. On auroit dit que c'étoit moins une inſulte pour la jeune Grecque, qu'une preuve de l'inconſtance de *Mahomet*,

& de l'aſcendant des charmes de la belle Géorgienne.

Irène étoit blonde, ce qui n'eſt pas ordinaire aux beautés grecques; elle jouiſſoit encore de la premiere fleur de ſa jeuneſſe, & l'Orient n'avoit jamais vu naître rien de ſi charmant. Un Pacha l'avoit fait eſclave à la priſe de Conſtantinople, & l'avoit donnée au Sultan, dont le cœur avoit reſſenti toute l'impreſſion que peuvent faire des traits ſi agréables. Les appas ſeuls de *Fatmé*, auſſi éclatans, mais plus ſéduiſans, avoient pu tirer l'empereur de cette ivreſſe. *Mahomet* avoit cependant conſervé pour elle toute l'eſtime & tous les égards que méritoient une ſi grande beauté & un ſi excellent

caractere. Il n'avoit pour personne d'aussi fortes complaisances. *Irene* distribuoit les places les plus importantes de l'Etat; elle accordoit les graces ; elle fléchissoit à son gré les volontés du Sultan ; en un mot, à l'ombre du sérail, elle régnoit dans le Divan. L'empereur avoit toujours vécu avec elle dans la plus grande intimité ; & quoique, dans le fond de son cœur, il donnât dans ce moment la préférence à *Fatmé*, il ne négligeoit cependant rien de tout ce qui pouvoit plaire à *Irene*. Ses attentions pour elle étoient si grandes, que *Mahomet*, ce maître absolu, cherchoit à lui déguiser ses feux pour un autre objet. Qu'auroit-il fait de plus, s'il l'avoit redoutée ? Mais tout cela n'étoit

qu'une ſuite néceſſaire des ſentimens qu'il avoit pour cette aimable Grecque. Il avoit pu autrefois, contre ſa coutume, ſe repoſer ſur les Viſirs de la conduite de ſes Etats, afin de n'être pas détourné dans ſes amours. Ce peuple, qui avoit alors ſubi quelques diſgraces, en avoit murmuré hautement, & avoit conçu pour le nom d'*Irene* une haîne implacable. Cette haîne, quoique fondée ſur des préjugés, nourrie par des bruits populaires, fomentée par des mécontens, étoit la ſemence d'une diſcorde qui ne demandoit qu'à germer.

Après que *Muſtapha* ſe fut retiré, *Mahomet* entra dans l'appartement de ſes femmes. *Fatmé* fut le premier objet qui ſe préſenta à ſa vue. Ah!

Fatmé, lui dit-il d'un air troublé, que tu coûtes de tourmens à mon cœur! Pour conſerver des jours qui ſont en ſa puiſſance, *Mahomet* peut perdre la vie! *Fatmé*, interdite à ces paroles, ne ſut que répondre; l'agitation du Sultan la déconcertoit; elle prévoyoit un orage, mais elle ignoroit ſur quelle tête il alloit fondre. Où eſt *Irene*? demanda l'Empereur; qu'on la faſſe venir, j'ai l'affaire la plus importante à lui communiquer. *Irene*, prévenue du trouble du Sultan, & qui connoiſſoit la cruauté de ce maître, arriva pâle & tremblanre; elle s'imaginoit recevoir ſon arrêt de mort. Son preſſentiment n'étoit que trop bien fondé. Raſſure-toi, aimable Grecque, dit *Mahomet* en prenant

un air plus calme, & diſſimulant ſon deſſein; tu reprends aujourd'hui tous tes droits ſur mon cœur. Ne crains plus mon inconſtance; je veux, dès demain, te donner, par mon hymen avec toi, la marque la plus éclatante de mon amour. Que *Fatmé*, vaincue & confuſe d'avoir oſé balancer la victoire avec toi, aille cacher ſes foibles appas dans le fond de mon ſérail.

Fatmé ne comprit rien à ce diſcours; elle ſe leva ſans répliquer; & baiſſant ſon voile, elle s'en fut dans un appartement écarté réfléchir ſur l'humeur bizarre de l'Empereur, qui, ſans aucun prétexte, l'éloignoit de ſa préſence, après l'avoir aſſurée de ſon amour. Cette conduite étoit une énigme impénétrable pour elle.

Mahomet resté seul avec *Irene*, la combla de caresses. Enfin, lui disoit-il, ta flamme constante va recevoir sa récompense. Mon peuple apprendra le pouvoir que tu as sur mes sens, & s'il doit craindre l'empire d'un maître qui sait rendre hommage à tes charmes. *Irene*, qui aimoit véritablement le Sultan, malgré toute sa férocité, ne craignoit point la surprise de la part de son amant. Seigneur, lui dit-elle d'une voix ingénue, qui marquoit la candeur de son ame, je n'attends la récompense de mon amour que dans la constance de votre cœur. Vous souhaitez m'unir à vous par des liens plus étroits; votre hymen m'honore beaucoup plus que tout ce que je pouvois prétendre; mais il ne pourra

pas augmenter mon ardeur.... Pourquoi Mahomet me tient-il aujourd'hui ce langage, lui qui, brûlant dans l'inſtant pour d'autres appas, ſembloit m'avoir oubliée dans ſon ſérail? Sans doute qu'un dégoût ſubit l'a retiré des bras de *Fatmé*, ſans doute... Mais non, je ne pénetre pas plus avant; il m'eſt trop doux & trop glorieux de retrouver ce que j'aime, & de jouir de tous les tranſports de ſon cœur.

L'homme le plus affamé de carnage, l'homme le plus endurci dans le crime ſe ſeroit laiſſé fléchir par de ſi tendres paroles. *Mahomet*, le dirai-je? *Mahomet*, plus dur que le diamant, demeure inflexible, & ne change pas de réſolution; il brave les

remords, & triomphe de ſa paſſion au milieu même de tout ce qui pouvoit l'augmenter. Que ne devoit pas craindre la Nation Ottomane ſous un pareil chef! Il ſe retira d'un air ſatisfait: mais que dans le fond de ſon cœur il payoit cher cette tranquillité apparente! Mettez, dit-il à *Irene* en la quittant, mettez demain vos habits les plus précieux; que votre tête ſoit ornée de fleurs & de pierreries; que votre ſein exhale l'ambre & le nard les plus exquis. Ce n'eſt pas que vous ayez beſoin de cette parure étrangere, pour plaire aux yeux attentifs de ceux qui s'empreſſeront à vous voir; mais la grandeur éclatante de la fête demande que tout y réponde & y ſoit aſſorti. Le cruel! il ſongeoit

encore à orner ſa victime avant de la préſenter à l'autel !

Les ſoldats impatiens avoient devancé l'aurore, & environnoient déjà les portes du ſérail. Les officiers & les Janiſſaires, non moins ardens, attendoient, en murmurant, la proie qu'on devoit livrer à leur avidité ſanguinaire. *Mahomet* parut enfin, monté ſur un char qui étoit tout à découvert. *Irene* étoit à ſes côtés, plus belle que l'aurore qui annonce le retour du printemps, & plus éclatante que l'étoile qui annonce le coucher du ſoleil. Ebloui de tant d'attraits, le ſoldat ſe repent de ſa témérité ; il leve les mains au ciel, & s'écrie que rien n'eſt comparable aux charmes d'*Irene*, & qu'on lit dans

ſes yeux l'excuſe légitime de la foibleſſe de leur maître.

Le Sultan, ſourd aux cris de ſon peuple, qu'il regardoit avec des yeux hagards, ſe fit conduire dans la grande place de l'*Hippodrome* (1). A peine y eſt-il arrivé, qu'il ſe leve avec fureur. L'éclair étoit dans ſes yeux, & le tonnerre dans ſa bouche. Nation cruelle & ingrate, pour qui la tendreſſe eſt un crime, & l'inhumanité une vertu, depuis quand déshonore-t-on la mémoire de ſes ancêtres en aimant un objet adorable? Voici celle qui a retenu plus d'une fois ce bras qui s'appeſantiſſoit ſur ta

(1) On l'appelle aujourd'hui l'*Atmydan*, autrement la Place aux Chevaux.

tête ; elle eſt digne du châtiment qu'exigent tes vœux féroces ! Eh bien, rebelles, avalez à longs traits un ſang qui, une fois répandu, attirera ſur vous & ſur vos enfans tous les fléaux des cieux ! Tel eſt le ſouhait de *Mahomet*, qui renverſe l'innocent pour parvenir aux coupables. Auſſitôt on entend un bruit confus, au milieu duquel on diſtingue des voix qui demandeut grace pour *Irene*, & pour tout un peuple aveugle, qui, dans ſa précipitation, exigeoit un ſacrifice dont il ne connoiſſoit pas le prix. C'eſt ainſi que j'écoute tes prieres, & que je cede à ton repentir, répondit *Mahomet* à ſon peuple conſterné. Au même inſtant, il tire ſon ſabre, & tranche la tête d'*Irene*, qui

attendoit ſa mort dans le ſilence. Elle tombe comme cette fleur qu'a coupée le tranchant de la charrue. Un frémiſſement d'horreur ſe répandit dans le cœur de chaque Turc. Falloit-il donc un pareil exemple pour donner à ce peuple une leçon de docilité ? Le ciel parut plus ſenſible que la terre teinte d'un ſi beau ſang ; il ouvrit ſon ſein, & fit entendre ſon tonnerre. *Mahomet* fut aſſez impie pour croire que le ciel approuvoit ſes forfaits, & rentra dans ſon palais au milieu de la grêle & des éclairs.

CHAPITRE V.

Désolation de Fatmé.

ABDEKER apprit cette terrible nouvelle, & trembla pour les jours de *Fatmé*. Il attendoit avec impatience que le ciel revînt diſtribuer au monde ſa lumiere. A peine fut-il jour, que le *Lecchin Bachi* vole au ſérail; il trouve *Fatmé* baignée de pleurs. Le Sultan, encore couvert du ſang de la jeune Grecque, lui avoit appris lui-même la fin tragique de cette infortunée favorite, en lui déclarant qu'elle ſeule pouvoit remplacer *Irene*, & qu'elle devoit ſonger à ſatisfaire dans peu ſes déſirs. Ah! cher *Abde-*

ker, s'écria-t-elle en l'apercevant, je viens de perdre la plus tendre de mes amies ! Le cruel *Mahomet* prétend m'en faire un triomphe, & ose m'assurer que la tête d'*Irene* étoit un trophée digne de son amour pour moi. Ah ! si mes mains eussent été armées d'un poignard, je me sentois assez de force pour le plonger dans le sein de ce barbare ! Prétendroit-il cet inhumain, m'assurer la conquête de son cœur, en détruisant ce qu'il a de plus cher ? La terre & les cieux périront avant que je lui accorde ces faveurs que je lui refusois par indifférence & par dégoût, mais que je lui refuse à présent par haîne & par vengeance. Sans doute qu'il m'ôtera la vie. Il ne peut pas me faire un plus beau présent que la mort.

Je ne reſpirerai plus l'air infect de ſon ſérail; je ne verrai plus ce tyran que le ciel en courroux a envoyé pour punir l'audace des muſulmans; je ne ſerai plus contrainte d'avoir des complaiſances pour un monſtre qui ne ſe repaît que de ſang & de carnage. Peut-être que le cruel, connoiſſant tous les avantages que je recevrois de la mort, ſeroit aſſez féroce pour me la refuſer. C'eſt alors que je puis braver ſa puiſſance; il eſt mille chemins qui conduiſent au tombeau.

Le Médecin n'approuvoit que trop la juſte douleur de *Fatmé*; il ſe ſeroit même reproché, comme un trait d'inhumanité, d'arrêter ſes larmes; il craignoit ſeulement qu'un tranſport trop vif ne lui enlevât l'objet qu'il chériſ-

ſoit plus que ſa vie. Calmez, diſoit-il, calmez ce déſeſpoir, adorable *Fatmé*; cherchons plutôt à fuir cette furie qu'ont vomie les enfers; méditons plutôt les moyens qui peuvent nous procurer une retraite aſſurée; c'eſt la ſeule maniere d'enlever à ſa rage une beauté dont *Mahomet* ne fut jamais digne.

Hélas! cher *Abdeker*, répondit la Sultane, ne parlez plus de beauté; elle eſt ici un crime, puiſqu'elle en reçoit la même récompenſe. Plût à Dieu que je fuſſe née ſi difforme, que je n'euſſe jamais attiré les regards des hommes! Sans doute que j'aurois vécu dans la ſolitude, & que je ne m'occuperois que de ſoins qui ne troubleroient pas la tranquillité de mon ame.

Peut-être ignorerois-je qu'il exiſte ſur le trône de l'Orient un bourreau qui boit à longs traits le ſang de ſes maîtreſſes. Mais comment fuir de ces lieux ? Les murs de ce palais ſont trop bien gardés.... Mais qu'ai-je à craindre en cherchant à fuir, dit-elle en ſe levant. Si on m'arrête, on me fera périr dans les tourmens : qu'importe ? Il n'en eſt pas de plus cruels que ceux que j'éprouve, & je ne ferai peut-être que devancer le ſort qui m'eſt réſervé. Arrêtez, s'écria *Abdeker* en la prenant dans ſes bras, arrêtez, *Fatmé* ; oubliez-vous que vous me perdez en vous livrant indiſcretement à une mort qui ne ſeroit que trop certaine ? oubliez-vous que je vous aime ?.... Qu'entends-je ? répondit *Fatmé*. *Ab-*

deker me dit hautement qu'il m'aime. Perfide ! la premiere marque de ton amour seroit donc d'avoir rendu la vie à *Mahomet*, & la derniere de me retenir dans ses fers !

Le Médecin frémit entendant ces reproches ; il pousse un long soupir, & ses yeux laissent couler des pleurs sur son visage pâle & abattu. Tu pleures, *Abdeker*, lui dit *Fatmé*, tu pleures ? Ah ! tes sanglots me désarment ; juge de mon amour !

A peine eut-elle fini ces mots, qu'elle tombe évanouie sur des carreaux qui étoient auprès d'elle. Son pouls s'affoiblit ; elle ne respire plus ; une pâleur mortelle se répand sur ses joues ; ses membres se roidissent. *Abdeker* craint que la Parque

cruelle ne tranche le fil des jours de ſa chere *Fatmé*; il tire de ſa poche un flacon qui contenoit une eau ſpiritueuſe dont les effets étoient merveilleux (1); il l'approche des narines de la belle Géorgienne, lui en verſe dans les mains, & lui en frotte les tempes. *Fatmé* ſoupire, & prononce d'une voix mourante le nom d'*Abdeker*. *Fatmé*, chere *Fatmé*, lui répond le Médecin en tenant ſes levres collées ſur la bouche de la Sultane, reçois cette partie de mon ame. Qu'il me ſera glorieux d'animer un ſi beau corps!

Fatmé ouvre de grands yeux à la lumiere, qu'elle trouve plus foible

---

(1) Voy. l'Obſervation IV.

que de coutume ; ſon ſein, qui étoit à découvert, reprend le mouvement alternatif de la reſpiration. Sans ſonger au déſordre où elle ſe trouve, elle regarde tendrement *Abdeker*, qui baiſoit ſes mains, & les inondoit de ſes larmes. Tu me rends la vie, cher Médecin ! Hélas ! qu'il m'eſt doux de la recevoir de ta main ! Auſſitôt elle embraſſe ſon Médecin avec un tranſport qu'il n'avoit jamais oſé eſpérer juſqu'alors, & lui répete mille fois qu'il étoit l'unique conſolation qui lui reſtoit.

Lorſque le *Lecchin Bachi* vit que l'eſprit de la Sultane reprenoit peu à peu ſa ſérénité, & que l'orage qui agitoit ſes ſens étoit diſſipé, il prit congé d'elle, en lui réitérant les proteſtations de ſon amour, & l'aſſurant

qu'il ne manqueroit pas de ſe rendre auprès d'elle inceſſamment. Recevez-en ce gage, lui dit-il en lui préſentant le flacon qui contenoit l'eau ſpiritueuſe dont l'odeur avoit rappelé l'aimable Géorgienne à la vie. *Fatmé* le reçut avec joie, & le porta toujours depuis avec elle.

CHAPITRE VI.

Maniere de conſoler.

AINSI que le vigneron qui ſe promet la plus ample vendange, tremble lorſqu'il voit s'avancer ſur ſes vignes couvertes de raiſins un nuage chargé de grêle & de tonnerre; de même *Abdeker* craignoit que le chagrin n'altérât la beauté de *Fatmé*; il

appréhendoit que la préſence continuelle de ſon bourreau, ou que l'image d'un ſupplice inévitable ne la conduiſiſſent à pas lents au tombeau; c'eſt pourquoi il ne manqua pas à lui tenir la parole qu'il lui avoit donnée. Il redoubla ſes aſſiduités auprès d'elle; peut-être auroit-il dû le faire avec plus de retenue: mais l'amour eſt aveugle; il n'aperçoit le précipice que lorſqu'il eſt près d'y tomber. Tantôt il annonce à la Sultane quelques projets d'évaſion, & toujours il s'y trouve des obſtacles; tantôt il la raſſure ſur ce que la valeur bouillante de *Mahomet* l'expoſant ſouvent à des périls évidens, elle ſeroit peut-être délivrée par-là des inſultés de ce tyran. Ceci n'étoit encore fondé que ſur le ſort toujours

incertain. Cependant tout ce que le Médecin disoit à la jeune Géorgienne étoit accompagné des caresses les plus vives ; ce qui n'engageoit pas peu *Fatmé* à le croire. Les marques de sa passion étoient bien reçues, & il étoit convaincu de l'amour que la Sultane avoit pour lui. L'affliction dispose efficacement à la tendresse, par les sentimens de compassion qu'elle inspire. Pour peu que le cœur soit alors prévenu pour quelque objet, sa défaite est certaine dans ce moment ; il ne songe plus à se défendre ; c'est une place qui est attaquée par le dehors & par le dedans : l'amant peut annoncer sa victoire.

Tu es heureux, cher amant, s'écria *Fatmé*. Puisses-tu l'être toujours

avec moi, & conserver pour ton amante le même amour qui a servi à la séduire !

Fatmé, répondit *Abdeker*, si tu connois la sensibilité de mon ame, tu peux juger de la délicatesse de mon amour; c'est sur cette délicatesse que tu dois mesurer la durée de mon ardeur. Oui, je t'aime, & je t'aimerai toujours. La passion que j'ai pour toi m'est aussi douce & aussi nécessaire que la pente qui conduit les eaux d'un fleuve à la mer. Tu es cet océan où se rassemblent tous mes désirs, & où je puise le sentiment de la vie. C'est ainsi que nos amans passerent plusieurs jours dans ces délicieux épanchemens.

CHAPITRE VII.

Du Rouge, du Fard, & des Mouches.

APRÈS le ſacrifice d'*Irene* à la vengeance publique, après l'indignation & le refus outrageant de *Fatmé*, *Mahomet* ſongeoit peu aux attraits de ſon ſérail. Commençant à redouter des ennemis qu'il avoit paru mépriſer, il alla fondre en Albanie avec les plus grands préparatifs de guerre. Il commandoit en perſonne ſon armée, & *Scanderberg* avoit alors un rival digne de lui. On n'entendoit parler à Conſtantinople que des progrès rapides & des victoires de l'Empereur. C'étoit un lion endormi, diſoit-on, qui a été réveillé par la plaie la plus

cruelle qu'on ait pu lui faire. Son courage ſe ranime ; il ſe jette ſur tout ce qui l'environne, & terraſſe tout ce qui peut s'oppoſer à ſa fureur. Temps heureux pour *Fatmé* ! Elle n'étoit point fatiguée par les pourſuites du tyran qu'elle déteſtoit, & elle jouiſſoit tranquillement des fréquens entretiens de ſon amant ; ſa préſence lui étoit ſi chere, que toutes les fois qu'il entroit chez elle, ſon cœur éprouvoit les émotions les plus vives. Ces émotions ſe manifeſtoient bientôt ſur ſon viſage, & en altéroient les couleurs. Les Eunuques, qui, pour plaire à leur maître, interpretent toutes les démarches des favorites, & cherchent à approfondir leurs plus ſecretes penſées, auroient bien

pu deviner sa passion ; ils se feroient fait un mérite de la révéler au Sultan, qui auroit puni du supplice le plus horrible un pareil mépris de sa flamme, & un pareil attentat à sa puissance.

Abdeker vit le danger, & songea à fermer les avenues qui y conduisoient. Il avoit imaginé de donner à *Fatmé* un autre visage que celui qu'elle portoit. En peintre ingénieux, il vouloit répandre des couleurs artificielles qui pussent servir d'écorce aux couleurs naturelles qui brilloient sur le teint de la Sultane. Il avoit préparé autrefois le fard pour cacher aux yeux les plus pénétrans le teint bazané de la jeune *Zinzima* ; se rappelant ce succès, il crut pouvoir aussi donner un terme fixe à cette pâleur &

à cette rougeur qui se succédoient tour à tour sur le visage de *Fatmé*, lorsqu'elle étoit agitée par le mouvement nécessaire de ses passions. Il se munit donc de vermillon, pour ranimer les roses qui commençoient à pâlir sur une si belle peau. C'étoit ainsi que, sous un voile apparent, il prétendoit que toutes les passions pouvoient exécuter leur jeu, sans que les yeux des argus pussent lire sur le visage les traits que le cœur y imprime.

Il arrive dens le sérail, & trouve la Sultane devant son miroir ; elle ne paroissoit pas contente d'elle ce jour-là ; ses yeux étoient abattus, ses joues plus pâles, & son visage avoit un air languissant. C'est à toi que j'ai re-

cours, dit-elle à *Abdeker*, pour réparer la vivacité de ce teint que les passions vont défleurir comme celui de *Zélide*. Je me fais peur à moi-même aujourd'hui; & si demain je me retrouve dans le même état, je casserai cette glace qui m'afflige par sa trop grande sincérité.

Modérez ce dépit, répondit *Abdeker*; j'ai prévu cette légere altération de vos charmes, qui renaîtront avec la tranquillité de votre cœur. C'est moins ce moment-ci qu'il faut craindre que l'avenir. Votre visage pourroit peut-être décider contre nous; il faut cacher des sentimens qui causeroient sans doute notre perte. Les yeux de vos surveillans lisent sur votre front les mouvemens qu'y trace

votre ame avec des traits de feu. Voilons cet interprete trop fidele de vos penſées & de vos ſentimens.

Il dit, & auſſi-tôt il ouvre la petite boîte qui contenoit ſon vermillon ; il y trempe lui-même le pinceau, & peint avec adreſſe le contour des joues de la Sultane. *Fatmé* conſultoit ſon miroir. Je ne me reconnois plus, s'écria-t-elle. Ciel ! quel prodige ! mes joues ſont auſſi éclatantes que la pourpre de Tyr, & auſſi radieuſes que la flamme. Mon viſage reſſemble à l'aurore qui fuit les embraſſemens du vieux Titon, & qui va ſe jeter dans les bras du jeune Céphale. Je me ſouviens que c'eſt ainſi

que *Bélino* (1), par ordre de l'Empereur, traça ſur la toile mon portrait. Cette peinture étoit ſi vive & ſi vraie, que je crus qu'il m'avoit fait partager mon exiſtence avec cette toile, & que, par ſon art magique, il avoit animé un autre moi-même. Pardonne-moi cette erreur ; tu ſais que les maximes de l'Alcoran défendent aux Mu-

---

(1) *Gentile Belino*, Vénitien, & frere de *Jean Belino*, qui eut une ſi grande réputation à la Cour de *Louis XI*, eſt le Peintre dont il eſt ici queſtion. Il y a dans le cabinet du Roi un tableau de la main de *Belino*, qui s'eſt peint lui-même tel qu'il étoit quand il fut introduit au ſérail. Il mourut en 1501.

ſulmans la repréſentation des choſes animées, & c'étoit la premiere fois que ce ſpectacle s'offroit à ma vue. *Mahomet* a fait mettre dans ſon appartement ce portrait à côté du ſien. Mais, hélas ! triſte ſouvenir ! une action innocenre eſt toujours compenſée dans ce barbare Empereur par une action criminelle. Tu as vu comme il m'a prouvé la violence de ſon amour, en immolant *Irene* inhumainement ; ce n'eſt pas d'une maniere moins cruelle qu'il a fair connoître à *Belino* ſa capacité & ſon intelligence dans l'art d'imiter la nature par le moyen des couleurs. Ce célebre Peintre avoit travaillé, avec toute l'application dont il étoit capable, un tableau qui repréſentoit la décolation de *Jean-*

Baptiſte. Il étoit perſuadé qu'un pareil ſujet ſeroit bien reçu de l'Empereur, & de toute la Nation, qui révere ce grand Prophete. *Mahomet* le contempla avec plaiſir, & y découvrit de grandes beautés. Mais pour montrer qu'il n'en jugeoit pas en admirateur aveugle, & qu'il avoit toutes les lumieres d'un excellent critique, il blâma le Peintre de n'avoir pas aſſez étudié l'effet qu'en cette occaſion la nature a accoutumé de produire ſur les chairs du patient. S'applaudiſſant intérieurement de cette cenſure & de ſon diſcernement, il voulut, par la plus forte démonſtration, convaincre d'ignorance ce ſavant Peintre. Il fit venir un eſclave, & fit tomber d'un coup de ſabre la

tête de ce malheureux à ses pieds, donnant ainsi à l'artiste un modele capable de résoudre la difficulté ; mais *Bélino*, plus effrayé qu'instruit, ne chercha que l'occasion de quitter un maître qui instruisoit par de pareilles leçons. Il quitta cet affreux séjour peu de temps avant que j'eusse le bonheur de te voir. Je ne te rapporte un trait aussi cruel, que pour mieux te faire connoître le tyran qui nous fait gémir sous son joug..... Ah ! répliqua le Médecin, détournez les yeux de dessus des objets si tristes ! Ne voyez que votre amant à vos genoux. Il vous jure qu'il vous adore, & que chaque jour sa passion se renouvelle avec plus de force. Regardez ce beau visage, ajouta-t-il en lui

préfentant le miroir ; regardez ce beau visage, qui n'a pas changé pendant le récit que vous venez de faire. Il s'eft pourtant paffé de violentes émotions dans votre ame, & aucun linéament de votre vifage n'a été altéré. Cette épreuve me fait fentir toute la folidité de mon invention. Vos yeux feuls pourroient cependant déceler tous les myfteres de votre cœur ; mais c'eft à votre prudence à ne leur faire parler que le langage que vous voulez bien qu'on entende. Peut-être ferons-nous un jour affez habiles pour rendre muets ces interpretes de nos paffions, ou du moins pour les engager à feindre d'autres mouvemens que ceux qu'ils doivent éprouver.

A peine finiffoit-il ces mots, qu'une

qu'une mouche vint se poser à l'angle externe de l'œil de *Fatmé*. La Sultane l'aperçoit dans son miroir. Vois, dit-elle, cher *Abdeker*, ce léger insecte ; viens admirer de près ton ouvrage : je ne le punirai pas de son zele ; il me semble que sa noirceur releve l'éclat du vermillon dont tu as couvert mon visage. Je remarque quelque chose de plus, reprit le Médecin ; cette mouche donne à votre œil un air plus agaçant & plus passionné. *Fatmé* retourne la tête, pour considérer plus attentivement l'effet dont venoit de parler *Abdeker* ; mais l'animal craintif s'envole, & prive *Fatmé* de l'observation qu'elle vouloit faire. Vous n'y perdrez rien, dit le Médecin ; je trouve un expédient

pour réparer ce malheur. Nous pouvons désormais faire différentes épreuves, sans craindre l'inconstance d'une mouche volage. Il prend aussi-tôt un morceau de taffetas noir, qui étoit enduit de gomme arabique; il en coupe un petit morceau, qu'il taille en losange, & qu'il applique à l'endroit où la mouche s'étoit posée. *Fatmé* aperçut l'effet qu'*Abdeker* lui avoit annoncé. Je laisserai, dit-elle, à cette place cette mouche artificielle, puisque c'est ta main, cher amant, qui l'y a placée. Donne-moi ces ciseaux, poursuivit-elle; je veux aussi te montrer mon adresse. En même temps elle donne la forme d'un croissant au taffetas qu'elle tient, & l'applique à sa tempe. Ce n'est pas, dit-elle, que

je souhaite porter les marques de cet empire ; la possession de ton cœur m'est beaucoup plus chere que toutes les grandeurs humaines, qui s'achetent toujours aux dépens de la tranquillité ; mais c'est pour te faire voir que mon amour croîtra encore, s'il est cependant susceptible d'aucun accroissement. En tenant ce discours, elle taille une autre mouche, qui imite la lune dans son plein ; elle la pose au milieu de son front, en disant : Ainsi que cet astre de la nuit éclipse le soleil, de même tu regnes sur mon ame, malgré tous les charmes des grandeurs que *Mahomet* étale à mes yeux.

Abdeker étoit ravi d'entendre des discours aussi flatteurs ; il cherche à

ſon tour un ſymbole allégorique, qui exprime tous les mouvemens de ſa reconnoiſſance. Il donne la figure d'une étoile à un morceau du même taffetas. Permets, dit-il à *Fatmé*, que je mette cet aſtre ſur ta joue, puiſque tu es pour moi cette étoile polaire qui dirige tous mes ſentimens. Après ces tendres effuſions de cœur, & après divers eſſais de mouches de différentes grandeurs, *Fatmé* remarqua qu'il n'en falloit pas trop mettre, & qu'une ou deux ſuffiſoient. Elle établit enſuite pour regle générale, qu'il n'en falloit jamais mettre ſur ces petits creux où les Poëtes ont imaginé que réſidoient les graces & l'amour. Elle voulut auſſi leur donner des noms, ſuivant

le caractere qu'elles imprimoient au visage : elle appela *assassine* celle qui étoit au coin de l'œil, parce qu'elle en augmente la vivacité; *majestueuse*, celle qu'elle avoit mise au milieu du front; elle en releve en effet la dignité. Elle nomma *enjouée* celle qui se trouve renfermée dans les plis que forment les ris; la *galante*, celle qui est placée au milieu de la joue; la *coquette*, celle qui est auprès des levres : celle-ci reçut le nom de *précieuse*; celle-là, celui de *friponne*. Enfin toutes eurent un nom qui désignoit l'effet qu'elles pouvoient produire.

Cet innocent badinage amusoit beaucoup *Fatmé;* de sorte qu'elle oublia facilement qu'on pouvoit in-

terpréter à ſon déſavantage une ſi longue viſite de ſon Médecin. En effet, *Abdeker* ſe retira fort tard, & la nuit commençoit déjà à voiler les cieux.

En ſortant de l'appartement de la Sultane, le Médecin entendit le *Bachi-Kapa-Ogliani* (1) qui murmuroit, & qui menaçoit d'inſtruire l'Empereur d'une pareille conduite.

---

(1) Le Portier de l'appartement des femmes.



CHAPITRE VIII.

Des Dents, des Gencives & des Levres.

QUELQUE temps après, *Abdeker* revint au ſérail avec un air plus gai que de coutume. Il avoit bien ſenti qu'il falloit endormir ce Cerbere, s'il vouloit parvenir aux Champs Elyſées. En paſſant dans l'appartement de la Sultane, il laiſſa tomber exprès une bourſe remplie de ſequins. Le *Bachi-Kapa-Ogliani* la ramaſſa promptement, & la préſenta au Médecin, qui ne voulut pas la reprendre. Il pria ce vil mortel de l'accepter pour le prix de ſes bons offices ; c'étoit l'unique

moyen de gagner cette ame baſſe, qui auroit vendu ſes ſervices à celui qui lui auroit offert davantage. L'avare portier ſerra avidement un tréſor qui ne lui avoit été préſenté que comme un morceau de viande qu'on jette à un chien pour l'empêcher d'avertir ſon maître que l'ennemi rode autour de ſa maiſon.

Abdeker arrivé auprès de ſa chere Sultane, lui raconta tout ce qui s'étoit paſſé. L'argent, répondit la Sultane, eſt le meilleure ſomnifere qu'on puiſſe donner à de pareils argus. Votre libéralité me raſſure ; car il ne faut pas croire que les égards, l'abord honnête, une douceur prévenante, une certaine condeſcendance familiere vous eût fait mériter les bonnes graces

de ce brutal. C'eſt en vain qu'on emploie les reſſources d'un bon naturel & d'une bonne éducation, pour fléchir des êtres qui n'ont pas de ſentimens. Il faut alors flatter leurs paſſions favorites, qui ſont ordinairement l'intérêt & l'avarice. Sans ces ſequins adroitement livrés à la cupidité de cet Eunuque, il nous auroit infailliblement perdus dans l'eſprit de l'Empereur.

Après ces réflexions, le Médecin dit à *Fatmé*: Je m'étois préparé à vous entretenir aujourd'hui ſur un point eſſentiel à la beauté, & dont nous n'avons point encore parlé, ſans lequel cependant tous les autres agrémens du viſage n'ont preſque plus de prix. Vous riez? ... C'eſt que je vous devine, répondit *Fatmé*, & c'eſt ſans

doute des dents dont vous voulez parler. Eh bien, reprit *Abdeker*, recueillez donc toute votre attention ; car je vais prendre le ton grave & doctoral : heureux ſi ce ton ne devient pas celui de l'ennui !

La naiſſance & la formation des dents eſt l'ouvrage de la nature ; leur propreté & leur conſervation eſt l'effet de nos ſoins & des ſecours de l'art. On peut, ſans danger, ignorer les premiers principes par leſquels agit la Nature ; mais il eſt dangereux de n'être pas aſſez attentif à ménager les inſtrumens qu'elle met en œuvre pour parvenir à ſes fins. C'eſt ainſi qu'on court riſque de mal digérer toute ſa vie, pour avoir négligé d'apporter quelques ſoins à ſes dents, qui, en

coupant & briſant les alimens, commencent & préparent la digeſtion.

Si les dents ſont d'une très-grande importance pour la ſanté, elles ne ſont pas moins néceſſaires pour la formation de la voix, pour l'articulation des mots, pour l'harmonie du diſcours, & pour l'agrément du viſage. En effet, lorſque les dents ſont mal arrangées, ou qu'elles laiſſent entre elles de trop grands intervalles, l'air qui ſort de la poitrine n'étant pas aſſez modifié, ne forme plus que des ſons confus, mal articulés, & qui déplaiſent à l'oreille. Par leur chûte, la beauté perd encore un de ſes principaux ornemens; car les dents ſoutiennent les joues & les levres, & les empêchent de former des creux difformes

qui annonceroient volontiers une vieil-
lesse décrépite.

Voyez l'embarras & la contrainte d'*Azema;* elle n'ose ouvrir la bouche, de peur de montrer des défauts dont elle auroit pu se garantir. Si elle dit la moindre parole, si elle fait le moindre souris, on aperçoit une mâchoire mal meublée, & qui antidate le moment de sa naissance de plus de trente ans; juste punition de sa négligence! Je ne vous parle pas ici des mauvais effets que doit encore produire cette coupable paresse, comme la mauvaise odeur qui sort de la bouche, la couleur dégoûtante & la mal-propreté des dents, la pourriture des gencives. La seule idée de ces défauts révolte; il faut donc les prévenir, ou tout au

moins y remédier, lorſqu'ils exiſtent.

Je ne ſuis pas fâchée, dit la Sultane, que vous ayez fait cette remarque ſur *Azema*; c'eſt une médiſante qui déchire à belles dents la réputation de ſon prochain, quoiqu'elle ait la bouche ſi mal meublée. Elle vouloit l'autre jour me faire entendre que *Chryſolite* étoit éperdument amoureuſe de ſon Médecin, & qu'elle étoit le motif des viſites fréquentes que tu faiſois au ſérail. Je combattis cette idée, ſans lui laiſſer voir cependant le fond de mon cœur; j'étois trop intéreſſée à penſer le contraire, & je me vengeois moi-même en prenant ta défenſe. Je veux bien vous croire, répliqua malignement l'édentée *Azema*; mais

Chryſolite a repris une certaine vigueur, ſon eſprit eſt plus enjoué, ſon eſtomac ne demande plus de mets bizarres & extraordinaires, ſon teint eſt plus fleuri, ſon viſage, en un mot, a retrouvé toutes ſes graces : tout ceci me paroîtroit volontiers autant de marques d'une paſſion ſatisfaite.

Je t'avouerai, cher *Abdeker*, qu'une pareille objection me déſarma, & que, dans l'inſtant, je te crus coupable. Je queſtionnai avidement *Azema* ſur tout ce qui pouvoit me donner quelques éclairciſſemens; car on aime encore mieux être bleſſé d'une trop grande lumiere, que de reſter dans ſon aveuglement. *Abdeker* infidele ſeroit pour moi le plus terrible de tous les malheurs; mais je ne le croirai cou-

pable qu'après les plus forres preuves : cependant, te le dirai-je ? depuis ce moment, un noir poiſon coule dans mes veines ; tu me parois trop aimable, pour que je ne doive pas craindre de rivale.

Le Médecin, étonné d'un pareil langage, ſe jette aux genoux de *Fatmé*, & la raſſure contre des craintes qu'il affirmoit être mal fondées. Ce mouvement de jalouſie, lui diſoit-il, eſt la plus forte marque que vous puiſſiez me donnner de votre amour ; cependant mettez un frein à cette paſſion ; ſes commencemens ſont amers, ſa marche incertaine, & ſa fin funeſte. La jalouſie outrée eſt un tort qu'on ſe fait à ſoi-même, & une injure pour l'objet aimé. En effet, on

doit ſuppoſer le ſujet de ſa tendreſſe comme celui qui eſt le plus accompli; ſans cela, notre amour eſt mal placé. Or lui imputer quelque trahiſon, ou l'en ſoupçonner, c'eſt s'accuſer ſoi-même de s'être trompé dans le choix; c'eſt accuſer en même temps l'objet aimé de mauvaiſe foi, de ſentimens bas, & des plus grandes imperfections.

Pardonne-moi, cher Médecin, répondit la Sultane; je t'ai ouvert les replis les plus ſecrets de mon ame, parce que je penſe que tu dois en connoître tout l'intérieur, & que la moindre de ſes penſées que je te cacherois, ſeroit un larcin que je ferois à ta confiance. Tu es pour moi l'homme du

monde le plus rempli de perfections & le plus digne de mon amour. Ce n'est ici qu'une vapeur maligne qu'a répandue la médisante *Azema*, mais que ta présence & ta candeur ont tout à fait dissipée.

C'est un trait que je ne lui pardonnerai point, reprit *Abdeker*. J'avois imaginé des moyens pour réparer les breches que l'âge & les intempéries de la complexion font à la bouche ; mais *Azema* peut être sûre que je ne lui offrirai pas ces secours (1). Il est doux de se venger dans une pareille occasion ; on ne doit rien attendre des ames généreuses, lorsqu'on se rend indigne de leurs bienfaits. Mais

(1) Voyez l'observation V.

reprenons le fil de notre diſcours, que ce fâcheux épiſode a interrompu. Le régime de vie qu'on obſerve pour entretenir ſa ſanté dans un bon état, eſt en même temps celui qui eſt le plus convenable pour la conſervation des dents. Si les digeſtions ſont imparfaites, ſoit par le défaut de la maſtication ou par le mauvais choix des alimens, ſoit enfin par le vice des ſucs digeſtifs, il en réſulte un ſuc groſſier qui pourrit les gencives & carie les dents. Les ſcorbutiques & les perſonnes qui portent dans leurs entrailles un levain morbifique, nous en offrent tous les jours des exemples frappans; c'eſt pourquoi les perſonnes qui aiment les ſucreries, & qui mangent fréquemment des confitures & des dra-

gées, ont rarement les dents belles, ou ne les ont que d'une médiocre bonté. Il eſt néceſſaire, après avoir mangé de ces poiſons ſéduiſans, de ſe laver la bouche avec de l'eau tiede, pour enlever; par ce diſſolvant, ce qui en pourroit être reſté dans les gencives ou contre les dents; ſans cela, on riſque de perdre ces inſtrumens ſi utiles à la ſanté, ou de ſouffrir les maladies les plus aiguës. Je me garderai bien encore de parler à *Azema* de cette facile précaution; c'eſt au pieux *Iman* qui lui développe le ſens myſtique de l'Alcoran, à ne lui pas tant donner de ſucreries, ou à lui enſeigner le préſervatif contre l'amertume que cachent tant de douceurs.

Les précautions que l'on doit pren-

dre d'ailleurs pour conſerver les dents, ſont de ne pas prendre des alimens trop chauds ou trop froids. Par la trop grande chaleur ou la trop grande fraîcheur, on bleſſe les vaiſſeaux qui portent la nourriture à ces oſſelets émaillés, & l'on irrite les nerfs qui leur donnent la ſenſibilité. La prudence veut encore qu'on ne rompe point de corps trop durs, ou qu'on ne faſſe point d'efforts trop rudes avec les dents, comme font imprudemment ceux qui caſſent des noyaux, qui coupent des fils, ou qui levent par oſtentation de peſans fardeaux avec elles. Par de tels efforts, on uſe, on ébranle, on éclate, on luxe les dents, on s'expoſe à les perdre, & quelquefois on les perd réellement.

On doit auſſi faire attention de manger ſur les deux côtés de la mâchoire. Les perſonnes qui s'habituent à ne manger que d'un côté, riſquent de perdre les dents du côté oppoſé, parce que les dents qui ne travaillent pas, ſont plus ſujettes à être rongées par le tartre, ſont moins fermes dans leurs alvéoles, & ſont trop garnies par le prolongement des gencives qu'un ſuc épais & cauſtique a gonflées.

Il faut encore éviter de ſe ſervir de cure-dents de métal, quels qu'ils ſoient, auſſi bien que d'épingles ou de la pointe d'un couteau, pour ôter le reſte des alimens qui ſe rencontrent dans les intervalles des dents. La dureté & la fraîcheur de ces inſtrumens leur eſt extrêmement contraire. Les cure-dents

de plume deliée ſont préférables à tous les autres, même à ceux d'or ou d'argent.

Il ne faut pas non plus ſe nettoyer les dents avec de petites broſſes ou des morceaux de drap : ces corps ſont encore trop rudes ; ils détruiſent les gencives & déracinent les dents. Il vaut mieux tous les matins ſe laver la bouche avec de l'eau tiede, & quelquefois y ajouter un peu d'eau-de-vie, pour dégorger les gencives & leur donner un peu plus de fermeté. Je ne déſapprouve pas ceux qui ſe ſervent d'une éponge fort fine, pour mieux enlever le limon qui s'eſt attaché aux dents pendant la nuit. Une pareille pratique n'a rien de nuiſible. On peut

encore, ſans danger, employer, pour le même uſage, le demi-rond du cure-dent. Mais je ne ſais rien de plus convenable pour ſe frotter les dents, que le bout d'une racine de guimauve préparée ; elle les blanchit ſans offenſer les gencives (1). Si ces petits ſoins ne ſont pas ſuffiſans pour entretenir les dents, il faut avoir recours aux poudres, aux opiats, & aux liqueurs dont je vous donnerai la compoſition (2), auſſi bien que celle des lotions qui raffermiſſent les gencives & qui corrigent la mauvaiſe haleine.

Il n'y a point de plus grand ennemi pour les dents que le tuf ou le

(1) Voy. l'obſervation VI.

(2) Voyez l'obſervation VII.

tartre qui s'attache d'abord à leurs racines, les jaunit & les diſpoſe à la carie. Les cauſes ordinaires de ce tartre, que le vulgaire appelle *chancre*, ſont les portions d'alimens qui reſtent dans l'intervalle des dents, s'y pourriſſent, & forment un limon qui ſe deſſeche par la chaleur de la bouche & par le contact continuel de l'air qui y aborde. Les ſels de la ſalive elle-même & les parties étrangeres des exhalaiſons qui ſortent de la poitrine, peuvent auſſi s'attacher à l'émail des dents, & s'y deſſécher. Tous ces accidens n'arriveront pas, ſi l'on a les précautions dont je vous ai parlé tout à l'heure. Si cependant le tartre étoit trop tenace, il ſeroit à propos d'avoir recours à des poudres un peu rudes,

rudes, & quelquefois même à la lime, pour déraciner ce corps étranger qui feroit périr les dents. Enfin le mal peut être invétéré, & la perſonne n'être avertie de ſa négligence que par les vives douleurs qui lui arrivent lorſque ſes dents ſont cariées. Je ne connois point alors d'autre remede que l'extirpation de ces dents, ſi elles ne peuvent être ni cautériſées, ni plombées. Je conçois bien toute la répugnance d'une perſonne délicate à ſe livrer à une main armée d'un fer qui doit faire ſouffrir les plus cruels tourmens. Sans doute que c'eſt le dernier parti qui reſte à prendre, puiſque le Médecin qui a un cœur ſenſible ſouffre qu'on faſſe cet outrage à la beauté. Que dis-je? ce n'eſt point un outrage;

c'eſt, par la force ouverte, repouſſer un ennemi qui apporteroit les plus grands dommages à la beauté. Les femmes donc qui ont encore quelque ſoin de leurs charmes, doivent, pour réparer cette négligence qui a été ſi funeſte à leurs dents, prendre une ferme réſolution de faire extirper ces témoins de leur indolence. Cette extirpation leur procurera un grand nombre d'avantages ; elle fait ceſſer tout à coup une douleur qui ſubſiſteroit toujours, tant que la cauſe exiſteroit. Ces beaux yeux ſur leſquels le ſommeil ne répandoit plus ſes pavots, & qui ne ſe fermoient plus qu'accablés par la fatigue des inſomnies, reprennent une nouvelle vivacité après le repos de quelques nuits tranquilles. Ces joues,

dont les roſes ſouvent arroſées par les larmes, ſe flétriſſoient ſenſiblement, reprennent leur coloris. Elle empêche auſſi que la carie ne ſe communique aux dents voiſines, & ne leur faſſe ſubir le même ſort qu'à celle contre qui l'arrêt eſt porté. Cette carie eſt une peſte qui corrompt d'abord tout ce qui l'environne, & qui, par degré, atteint tout de ſon dangereux poiſon. Par cette opération ſi redoutée, on ſupprime encore les mauvaiſes odeurs qui s'exhalent des matieres retenues & pourries dans la cavité des dents cariées. On empêche la génération du limon tartareux qui s'attache aux dents du même côté, par l'inaction de ces parties, ſur leſquelles on ne peut manger tant qu'elles ſont doulou-

reuſes. Enfin on coupe la racine à mille infirmités, qui ſont la ſuite de cette carie, comme ſont les abcès, les fluxions, & mille autres maux qui font fuir les graces. Je ne crois pas, dit *Fatmé*, qu'il faille tant de motifs pour ſe déterminer à ſe faire arracher une dent. La ſeule douleur, & l'eſpérance d'être délivrée d'un mal ſi aigu, ſuffiſent, à ce que je penſe, pour qu'on déſire l'opération. Cependant, comme il ſe trouve des ames trop ſenſibles, peut-être foibles, qui craignent juſqu'à l'ombre de la douleur, il eſt bon de les accabler par le poids des raiſons, & les meilleurs argumens ſont toujours ceux qui font jouer les reſſorts de la vanité & de l'amour de la vie.

Ces réflexions ſont juſtes, répondit le Médecin; permettez-moi cependant de les interrompre, pour ſuivre avec plus d'attention le ſujet de notre entretien. Je ſuis fâché au reſte de vous fermer la bouche ; elle contient en effet le modele le plus rare de dents bien ſymétriſées, & de gencives bien exactement figurées par la nature. Belle *Fatmé*, ouvrez cette bouche divine, afin que j'en puiſſe détailler toutes les beautés : je ne trouverai jamais un ſi beau modele... Vous riez? Ah! j'aperçois vos gencives decoupées en forme de demi-croiſſant, qui embraſſent la baſe de vos dents, & les rendent fermes dans leurs alvéoles : j'aperçois leur couleur vermeille, qui releve l'éclat &

la blancheur de l'émail qu'elles envîronnent. Cette oppoſition de couleurs, jointe à la régularité de vos dents & à l'incarnat de vos levres, forme l'accord le plus gracieux. Je crois voir cette porte radieuſe qui conduit au jardin des Houris.

Que je plains les perſonnes qui, par une blâmable inattention, ou par les ſuites d'une maladie ſérieuſe, ne peuvent ouvrir les levres ſans laiſſer apercevoir des gencives mollaſſes, gonflées par un ſang noir & livide, prolongées au delà de leurs bornes, parſemées d'ulceres fétides & malins! .... Vous frémiſſez! la ſeule idée d'un pareil ſpectacle vous fait horreur. Ne craignez rien, adorable Sultane, je ne traçerai point à vos

yeux tous les affreux ſymptômes qui accompagnent tant de maux. Je veux ſeulement vous dire, en peu de paroles, les remedes qui me paroiſſent les plus efficaces dans ces circonſtances. Tantôt un peu d'eau-de-vie dans un peu d'eau commune raffermit ſuffiſamment ces gencives molles, & qui ſaignent par la moindre compreſſion. Tantôt le vin rouge, dans lequel on a fait bouillir un peu d'iris de Florence, forme un gargariſme propre à dégorger ces gencives tuméfiées par une lymphe de mauvaiſe qualité & de mauvaiſe odeur. Enfin les feuilles de cochléaria ſont efficaces pour purger la bouche de toutes ſes immondices, pour faciliter la régénération des gencives, & pour atta-

quer la cauſe du mal, qui eſt quelquefois dans la maſſe du ſang. C'eſt alors au Médecin à connoître la nature du mal, & à le forcer dans ſes retranchemens.

Tu parles, dit *Fatmé*, en Médecin qui ne veut pas perdre de ſes droits. J'ai envie cependant de courir ſur tes briſées, & de faire briller un peu ma ſcience. C'eſt avec beaucoup de diſcernement que tu viens de diſcourir ſur la propreté de l'intérieur de la bouche; je prétends, à mon tour, diſſerter ſur les parties extérieures, & j'exige de toi la même attention que celle que j'ai prêtée à tes diſcours.

Les levres deſſinent le contour de la bouche, & en fixent les limites.

Cette couleur de feu qui les anime, dénote la vivacité des chairs. Ce ſentiment exquis, dont elles ſont tellement pourvues que la moindre impreſſion y excite un léger chatouillement, annonce la plus douce volupté; auſſi l'amour y va-t-il placer ſes baiſers les plus délicieux. L'éloquence y a auſſi fixé ſon empire; car qu'y a-t-il de plus perſuaſif qu'une belle bouche? As-tu jamais entendu chanter *Pholoé*? Ne conduiſoit-elle pas dans ton ame, avec ſes levres, le plaiſir & toutes les paſſions?

Je comprenois déjà tous ces avantages d'une belle bouche, lorſque je jetai les yeux ſur des perſonnes qui avoient de groſſes levres pendantes; ſur quelques-unes dont les levres

plates sembloient élargir une bouche qui n'étoit déjà que trop grande ; sur d'autres dont les levres fendues par quelque instrument tranchant formoient un vrai bec de lievre.

Tous ces objets excitoient dans mon ame une sensation disgracieuse, & me faisoient dire que les levres étoient une partie essentielle de la beauté, & que ce n'est point une attention mal placée que d'en avoir un soin particulier. C'est ce qui m'a engagé à observer tout ce qui pourroit leur apporter quelque difformité.

Le grand froid gerce les levres, & les fend quelquefois assez profondément. Toutes les matieres grasses & huileuses remédient efficacement à ce

mal. J'ai reçu d'une perſonne une pommade qu'elle regardoit comme un ſecret. Cette pommade, quoique fort ſimple, eſt fort adouciſſante, & très-convenable dans le cas que je propoſe : elle ſe fait avec la graiſſe d'oie & les pommes de reinette (1). J'en fais uſage depuis long-temps, & je m'en trouve fort bien.

Il vient quelquefois aux levres de petits boutons qu'on appelle *biberons*. Je penſe qu'il ne s'agit que de les deſſécher promptement avec une croûte de pain brûlé qu'on applique chaudement deſſus. Par ce moyen, on eſt bientôt débarraſſé de ces ſaletés qui viennent à la bouche. Souvent on les

(1) Voy. l'obſervation VIII.

gagne en buvant dans des vaſes mal rincés, ou en buvant après des perſonnes dont l'haleine eſt un peu forte. On peut aiſément éviter ces inconvéniens, auſſi bien que de porter à ſon viſage des mains mal-propres, ou qui auront touché à des choſes qui communiquent promptement leur contagion.

Quant à cette gale, qui arrive aux levres après quelques accès de fievres, c'eſt au Médecin qui traite le malade à dicter alors les remedes convenables dans cette circonſtance.

Après que *Fatmé* eut fini, *Abdeker* donna de juſtes éloges à ſon intelligence, & l'aſſura qu'il pourroit un jour conférer avec elle ſur les queſtions

queſtions les plus difficiles & les plus épineuſes de la Phyſique & de la Médecine.

CHAPITRE IX.

*Confidences d'*Ibrahim.

QUELQUES occupations intéreſſantes engagerent le Médecin à ſe retirer de bonne heure. *Fatmé* deſcendit ſeule dans les jardins du ſérail, où elle s'amuſoit ordinairement avec *Aglaé* & *Niſaph*. Ces deux jeunes filles étoient attaquées de la petite vérole depuis quelques jours, & *Abdeker*, par ſa prudence & ſon habileté, avoit déjà diſſipé les ſymptômes les plus alarmans de cetre cruelle ma-

ladie. La Sultane, privée de ſa compagnie, & cherchant à s'occuper utilement, cueilloit des plantes qui entroient dans la compoſition de quelques eaux aromatiques, dont elle tenoit la recette des mains de ſon cher amant. Elle étoit déjà fort éloignée du palais, lorſqu'elle entendit des plaintes & des ſoupirs. Un cri imprévu la fit d'abord reculer de crainte; mais un mouvement ſecret de pitié, peut-être même de curioſité, la fit avancer pour connoître l'objet malheureux qui ne pouvoit contenir toute ſa douleur. Elle approche, & voit *Ibrahim* noyé de pleurs, & proſterné ſous un berceau impénétrable aux rayons du ſoleil. Sa bouche laiſſoit échapper quelques paroles entre-

coupées de ſanglots. *Marie*, diſoit-il, tendre mere, c'eſt en vain que vous aviez confié à mes ſoins votre fille! Des barbares me l'ont enlevée ſans m'arracher la vie! ... Vous ne la reverrez plus ſans doute, & peut-être que ſes mânes attendent les vôtres dans la nuit du tombeau!

Ibrahim étoit ce même Pacha que l'Empereur avoit choiſi pour élever le temple deſtiné à ſes amours, & pour embellir l'*Eski Saraï* (1), qu'il don-

(1) C'eſt-à-dire, la vieille habitation. C'eſt le ſérail royal, où l'on garde toutes les femmes qui ont ſervi aux prédéceſſeurs des Sultans, d'où elles ne ſortent jamais, à moins qu'elles n'épouſent quelques Bachas. Il y a dans cet endroit des loge-

noit pour retraite à la Despene *Marie*, sa belle-mere. Ce sujet zélé avoit rempli l'attente du Sultan, qui lui donnoit de jour en jour les plus grandes marques de confiance.

Mais *Ibrahim* cherchoit moins les honneurs que la tranquillité. Un noir souci avoit répandu les nuages les plus sombres sur ses jours les plus sereins : il se plaisoit dans sa mélancolie, rien ne pouvoit l'en distraire, & il se seroit fait un crime de ne la pas nourrir à chaque instant par la réflexion. La solitude avoit des appas

---

mens & des jardins pour le divertissement de ces dames : il n'est pas permis d'y entrer ; la porte en est gardée par les Janissaires & les Capigis.

pour lui, & ſoulageoit ſon mal en l'augmentant.

Fatmé ne put approcher aſſez doucement du Pacha ſans en être entendue, & ſans le tirer de cette douloureuſe extaſe qui le faiſoit, malgré lui, confier aux échos le ſujet de ſa triſteſſe. *Ibrahim*, confus d'avoir été ſurpris dans cette ſituation par la Sultane, veut s'enfuir. Arrête, lui cria *Fatmé*; raconte-moi le ſujet de tes peines, & ne m'ôte pas la douce ſatisfaction de pouvoir être utile à un malheureux.

On ne peut donner aucun ſoulagement à mes maux, répondit le Pacha; ce ſeroit en vain que j'exhalerois au dehors des ſanglots importuns & inutiles. Cependant vous pa-

roiſſez prendre un tel intérêt à ce qui me regarde, que mon cœur, agité par je ne ſais quel mouvement, ſe feroit une cruelle violence pour ne pas vous obéir, & pour ne pas vous découvrir le ſujet de mes malheurs.... Mais, grands Dieux! qu'allois-je faire? reprit *Ibrahim* troublé; j'allois mettre au jour des ſecrets que toute la terre doit ignorer. Vous m'avez vu pleurer; eh bien, que pouvez-vous en conclure? Seroit ce un crime d'être ſenſible, de l'avouer, & d'en laiſſer échapper des marques?

La Sultane interdite crut le Pacha en délire. Son état la toucha vivement; elle ne put s'empêcher, à ſon tour, de pouſſer quelques ſoupirs. Vous pleurez, adorable *Fatmé*! Je ne ſuis

point digne de vos larmes, & je ſens déjà que mes organes, affoiblis par le poiſon lent du chagrin, vont bientôt laiſſer échapper, au ſein de la paix, la plus noble partie de moi-même. Pleurez plutôt ſur le ſort de *Marie*, qui, au milieu des grandeurs, porte, ſans qu'on s'en aperçoive, un ver rongeur qui lui déchire les entrailles, & lui fait manger ſon pain dans l'amertume & dans les larmes.

Hélas! répondit *Fatmé*, que ſeroit-il arrivé à cette tendre Deſpene, elle qui, par des ſoins maternels, cherchoit à former mon cœur à la vertu; elle qui, par ſon exemple, m'avoit fait chérir une religion proſcrite de ces lieux?... Mais que dis-je à mon

tour? ... *Ibrahim*, tu me trahiras!....
Non, je n'ai rien dit.

Ne craignez rien, *Fatmé*; je pénétre votre ſecret; mais je ſuis incapable d'en abuſer. Je ne puis vous en donner une preuve plus authentique qu'en vous apprenant ce que je voulois vous taire. Vous pouvez me perdre ſi vous révélez les choſes que je vais vous dire. Qu'auriez-vous à craindre après une pareille confidence? *Marie*, fille de *Georges Bulcus*, deſpote de Servie, & belle-mere du Sultan, étoit ſeconde femme d'*Amurat*. Elle n'eut qu'une ſeule fille de ce mariage. Cette fille ſeroit de votre âge, & j'aurois la douce conſolation de voir germer en elle des préceptes qui ne ſeroient

peut-être pas ſans fruit. A ces mots, *Ibrahim* s'arrêta, & ne put s'empêcher de verſer quelques larmes. J'ignorois cette circonſtance, dit la Sultane; je n'avois jamais entendu dire que *Marie* eût eu quelque enfant avec *Amurat*. La plupart des Turcs, reprit le Pacha, ignorent cette couche de la Deſpene; c'eſt pourquoi je vous la fais remarquer. Permettez-moi de vous tracer ici les principaux événemens qui ont accompagné ou ſuivi la naiſſance de cette princeſſe. Je ſuis le ſeul qui puiſſe vous donner quelques éclairciſſemens ſur cet article.

Amurat n'avoit fait *Marie* ſon épouſe, que pour ſe donner un titre ſur les Etats de ſon beau-pere. Réſolu de s'en emparer, par quelque

voie que ce fût, il fit crever les yeux à deux des fils du despote, &, par un traitement encore plus barbare, il rendit ces deux Princes infortunés incapables d'avoir des enfans. Par ce moyen, il mettoit un obstacle à la succession légitime de *Georges* son beau-père. Le despote, pour se venger des procédés odieux & cruels de son gendre, entra dans la fameuse ligue contre l'Empire Ottoman, où les forces réunies des Vénitiens; de *Jean Paléologue*, Emperenr d'Orient; de *Philippe*, duc de Bourgogne; en un mot, de tous les Princes chrétiens, devoient rendre la liberté aux Grecs, & plonger le Croissant dans une nuit éternelle. Mais l'armée des ligués perdit la bataille à Varne; *Georges* fut

obligé de rentrer dans la Servie, & n'obtint la paix du Sultan que par l'entremiſe de *Marie* ſa fille. Ce fut pendant le temps de cette négociation que la Reine accoucha. Comme elle craignoit tout de la violence de ſon époux, qui avoit déjà traité ſes deux freres ſi inhumainement, & qui ne s'étoit réconcilié qu'en politique avec un pere qu'elle chériſſoit, elle s'aviſa d'un ſtratagême pour mettre la tête de ſa fille à couvert des dangers dont elle étoit menacée.

Née Chrétienne, elle auroit voulu élever ſa fille dans l'exercice de la religion chrétienne; mais l'impoſſibilité étoit évidente. *Amurat*, jaloux de ſon culte, auroit puni rigoureuſement une pareille conduite; d'ailleurs

les Chrétiens qui s'étoient montrés parjures à ſon égard, en rompant la treve de dix années, & qui avoient auſſi engagé *Georges* à violer ſon ſerment, lui étoient devenus odieux & ſuſpects.

Ce n'étoit pas là le ſeul inconvénient, ni le plus difficile à parer ; car on peut ſuppoſer que cette fille ayant reçu de ſa mere les premiers élémens de ſon éducation, auroit pu renfermer ſa croyance dans ſon cœur, & acheter la paix par ſon ſilence & ſa circonſpection. Mais une mere tendre a l'œil plus perçant ; elle croyoit voir dans l'avenir mille orages prêts à ſe former. En effet, cette fille auroit donné un gendre à *Amurat* ; ce gendre auroit fait valoir les prétentions de

ſa femme ſur le royaume de Servie, & auroit conteſté à *Mahomet*, qui montroit déjà ſon humeur féroce, un droit que ce dernier n'acquéroit que par l'injuſtice de ſon pere. *Marie* ne voyoit donc de toutes parts que précipices. D'un côté, c'étoient les guerres civiles qu'excitent deux Princes jaloux des mêmes droits, & les révolutions qui arrivent dans un Empire déchiré par des armes qui ne doivent ſervir qu'à ſa défenſe. De l'autre côté, c'étoit l'impatient *Mahomet* qui enfonçoit le poignard dans le ſein de ſa ſœur paternelle, & qui, du même coup, aſſaſſinoit ſa belle-mere.

Telles étoient les idées affreuſes qui agitoient le cœur de la Reine. Cependant elle ne perdit point cet eſprit

de constance & de fermeté qui nous offre des ressources au milieu de la tempête, & qui nous fait écarter les maux sous lesquels nous succomberions. *Marie* étoit un Philosophe sur le trône ; elle méprisoit les grandeurs humaines, & elle auroit préféré les douceurs d'une vie ignorée, à tout l'éclat d'une cour brillante, où l'on trouvoit plutôt l'exemple du crime, que l'image de la vertu. Elle résolut donc de donner à sa fille l'état qu'elle auroit préféré elle-même. Ce dessein formé, c'est ainsi qu'il s'exécuta. Immédiatement après ses couches, *Marie* fit publier dans son palais que l'enfant qu'elle venoit de mettre au jour étoit mort. Les Turcs firent peu d'attention à cet événement, dans

un temps où ils étoient occupés à défendre leurs biens & leur vie contre l'Europe qui conſpiroit leur perte. Toutes les perſonnes qui entrerent dans le complot de la Reine, garderent fidelement le ſecret. Je fus chargé de l'éducation de cette fille, & d'y employer les biens que la Deſpene devoit me faire tenir par des voies indirectes.

Dégoûté depuis long-temps de vivre à la cour d'un maître auſſi emporté qu'*Amurat*, & auſſi pétulant que ſon fils, je ne ſongeois qu'à me ménager une retraite qui ne pût jeter aucun ſoupçon dans l'eſprit de l'Empereur, toujours en garde contre la ſurpriſe. *Marie* connoiſſoit ma probité, & mon zele pour ſes intérêts &

pour ceux de ſa religion ; ainſi elle me laiſſoit agir dans cette occaſion ſuivant ce que la prudence me dictoit de plus ſage. Sous le prétexte de quelques infirmités qui exigeoient que je menaſſe une vie tranquille, j'obtins du Sultan la permiſſion de me retirer dans des terres que je poſſédois dans la Mingrelie. C'étoit dans cette retraite que je comptois élever, à l'abri du tumulte de la cour, des armes, & des paſſions, l'enfant que la Reine m'avoit confié, & qu'elle quittoit avec autant de regrets que ſi elle eût vu deſcendre dans le tombeau ce fruit unique de ſes entrailles.

Après que la Reine m'eut confié ſon dépôt, je partis avec un très-petit nombre de gens de ſuite, mais

tous fideles. Je ne m'embarquai point ſur le Pont-Euxin, de peur qu'*Amurat*, qui ſe faiſoit rendre un compte exact de tout ce qui entroit & de tout ce qui ſortoit des vaiſſeaux, ne fût informé de ce que j'avois le plus d'intérêt à lui cacher. Je pris donc le parti de faire toute la route par terre. Nous ſortons d'Andrinople (1) ſans être remarqués, & nous nous en éloignons avec le plus de diligence qu'il eſt poſſible. La chaleur brûlante du jour nous obligeoit de voyager pendant la nuit. Nous évitions, par ce moyen, beaucoup de fatigues, & les

(1) C'étoit dans cette ville que réſidoient les Empereurs Ottomans, avant que *Mahomet* eût pris Conſtantinople.

regards curieux des habitans des villes par où nous paſſions. La dixieme nuit de notre départ, nous nous trouvâmes dans un déſert ſablonneux, où l'on n'apercevoit aucune route tracée. Le temps devint fort obſcur, & ſe couvrit de nuages épais. Nos guides ne dirigeoient leurs pas qu'à la faveur des éclairs, qui étoient fort fréquens, & qui, dans l'intervalle qu'ils laiſſoient entre eux, augmentoient encore l'épaiſſeur des ténebres où nous étions. Nous entendîmes tout à coup un bruit confus; pluſieurs hommes s'entre-parloient, & nous fûmes inveſtis ſans nous en apercevoir & ſans y penſer. Je me ſentis frappé d'un coup de ſabre ſur la tête. Je tombai par terre ſans connoiſſance; de ſorte

que je ne pus me défendre, ni l'enfant que *Marie* m'avoit confié. Heureux encore si je fusse resté sans vie dans ce moment ! Je n'aurois pas au moins aujourd'hui la douleur amere de penser que la fille d'un Empereur & de la femme la plus sage est la proie & peut-être l'esclave des barbares qui font continuellement la guerre aux autres hommes ! Le jour parut enfin, & c'étoit avec peine que mes yeux s'ouvroient à la lumiere. J'apperçois à mes côtés les cadavres mutilés de quelques-uns de mes domestiques; je vois les autres occupés à panser les blessures qu'ils avoient reçues. Bientôt ils s'approchent de moi, négligeant leur propre vie pour venir secourir celle de leur maître,

qui détefte le jour, en n'apercevant plus l'enfant qui lui avoit été remis. Je demande des nouvellet de cet enfant & de fa nourrice; chacun ignore leur fort. Mais, hélas! un noir preffentiment m'avoit déjà annoncé que je ne les reverrois plus! Cette idée cruelle me fit perdre une feconde fois connoiffance; je n'avois plus de douleurs, à caufe que j'en fentois de trop vives. Les foins réunis de ceux qui m'approchoient, me rendirent de nouveau une vie dont je n'ai jamais reffenti depuis tout le prix, à caufe de l'amertume dont mon cœur eft rempli. Quelques gouttes de baume de la Mecque verfées dans ma plaie me mirent en état de marcher. Dans le chemin, j'appris d'un de mes

guides que nous avions été vraiſemblablement attaqués par ces brigands qui ſe tiennent ſur les paſſages pour piller les caravanes qui vont en Perſe. Manquant de proviſions & couverts de bleſſures, nous fûmes obligés de nous arrêter à Erzerum. *Azor* en étoit pour lors le *Kadilesker*. Une étroite amitié nous avoit autrefois liés intimement enſemble, & je pouvois compter ſur ſes bons offices. Je me rendis chez lui en diligence ; je lui fis part de mon aventure, en lui déguiſant cependant ce qu'il devoit ignorer. Ces infames brigands, lui diſois-je, non contens de m'enlever mon bagage, ſe ſont encore emparés d'un enfant qu'une ſœur m'avoit confié, pour l'élever dans ma re-

traite. Auſſi-tôt *Azor* fit venir le *Muſſelin*, & lui ordonna de mettre quelques troupes en campagne pour arrêter ceux qui, ſans aucun prétexte, ſe trouveroient ſur les chemins. Je ſéjournai quelque temps chez *Azor*, tant pour donner quelques ſoins à ma ſanté & à celle de mes domeſtiques, que pour attendre quelques nouvelles du *Muſſelin*. Mais on ne prit que pluſieurs malheureux dont on ne put tirer aucun éclairciſſement. Je remerciai *Azor* de ſa bonne volonté, & je me diſpoſai à le quitter.

J'ai entendu dire beaucoup de bien de cet *Azor*, interrompit la Sultane, & je ſuis perſuadée qu'il n'a négligé aucune occaſion de vous être utile. Cela eſt vrai, dit *Ibrahim*; long-

temps même après mon depart, il a fait beaucoup de recherches pour recouvrer l'enfant qui m'avoit été enlevé. Il m'offrit ſa bourſe pour continuer ma route, & me donna même une eſcorte pour me conduire en Mingrelie. Enfin j'arrivai dans mes terres. J'héſitai long-temps à faire part à l'Impératrice de la triſte nouvelle de ſon malheur; je ſentois toute la profondeur de la plaie que j'allois faire à ſon cœur; mais enfin je me déterminai à lui écrire le détail de cette aventure. Voici la réponſe qu'elle me fit. « Il eſt une Providence, cher *Ibrahim*; nos yeux ſont trop foibles pour » en pénétrer les ſecrets. Peut-être » ſuis-je coupable d'en avoir voulu » ſonder la profondeur. Ah! ſi mes

» larmes pouvoient la fléchir, ou si
» elle vouloit se laisser toucher par un
» repentir sincere ; je reverrois encore
» ma fille ! » Vingt années se sont
déjà écoulées, & le ciel n'a pas encore
été favorable à nos prieres. J'ai
employé toutes sortes de moyens
pour rendre à *Marie* l'objet de ses
vœux ; j'ai fait examiner dans toute
la Mingrélie & dans les environs
d'Erzerum, toutes les filles de bas
âge qui auroient sur chacun de leurs
bras deux signes fort larges, en forme
d'une étoile. C'étoit la marque la
plus évidente que la Reine avoit observée
sur le corps de ce jeune enfant....
Fatmé pâlit à ce discours, & ne voulant
pas faire remarquer son trouble,
elle feignit de se trouver mal, parce
qu'il

qu'il y avoit long-temps qu'elle étoit debout. Elle s'aſſied ſur un lit de gazon qui étoit peu éloigné d'elle. *Ibrahim* continua ſon hiſtoire, & finit par rapporter les motifs qui avoient engagé *Mahomet* à le faire venir à Conſtantinople.

Je conviens de la grandeur de votre mal, dit la Sultane à *Ibrahim*; mais le déſeſpoir eſt la marque d'une ame foible. Eſpérez toujours qu'un rayon de lumiere diſſipera le nuage que vous regardez comme impénétrable. Quand bien même toute eſpérance lui ſeroit enlevée, l'homme ſage ſe ſuffit à lui-même.

A peine eut-elle fini ces mots, qu'elle ſe leva pour retourner à ſon appartement. *Ibrahim* la reconduiſit,

en l'assurant que le fardeau de ses peines lui sembloit diminué de moitié, depuis qu'elle avoit pris part à ses chagrins.

CHAPITRE X.

Inquiétude de Fatmé.

FATMÉ, rentrée dans son appartement, n'eut rien de plus pressé que d'examiner les signes qu'elle avoit au bras, signes auxquels elle n'avoit fait jusqu'alors qu'une légere attention. Elle profita du moment qu'elle étoit seule, & vit, avec une surprise extrême, que ces marques étoient figurées de la même façon qu'*Ibrahim* les avoit dépeintes. Les

voilà, s'écria-t-elle, ces étoiles que doit porter l'enfant de *Marie*! Quoi! je ferois fille de la vertueuse épouse d'*Amurat*! Quoi! comme sœur de *Mahomet*, je puis prétendre aux respects de cet Empereur, & repousser impunément les transports de sa passion & de ses débauches! O étoiles! qui sans doute m'avez guidées lorsque je voguois sur une mer remplie d'écueils, répandez encore sur moi vos bénignes influences, maintenant que je parois arrivée au port.

Elle se jette sur un sopha, & y passe la nuit dans une agitation violente; elle médite les moyens propres à éclaircir ce mystere. A peine le soleil paroît-il sur l'horizon,

qu'elle appelle *Chryſolite*, lui dit qu'un ſonge effrayant a porté l'alarme dans ſon ame, & qu'elle veut voir *Kara Iſouf*, pour ſe faire rendre compte de certaines circonſtances de ſa vie. *Chryſolite*, pleine d'un tendre zele pour ſa maîtreſſe, & vivement touchée de la voir ainſi troublée, exécute promptement les ordres qu'elle a reçus, & envoïe un Page avertir *Kara Iſouf* de ſe rendre au ſérail. C'étoit chez cet homme que *Fatmé* avoit été élevée à Kotatis. Le dérangement de ſes affaires & une pauvreté extrême l'avoient contraint de vendre cette jeune fille à un Bacha, qui en fit préſent au Grand Seigneur. L'argent qu'il reçut

alors le mit en état de ſoutenir le reſte de ſa famille, & de venir s'établir à Conſtantinople, où il devoit étendre davantage ſon commerce, & profiter des bienfaits qu'il pouvoit eſpérer, ſi ſa fille (car il la traitoit ainſi) parvenoit à obtenir les bonnes graces de l'Empereur. Il ne s'étoit pas trompé dans ſon attente, & il jouiſſoit déjà de toutes les douceurs d'une vie aiſée & dégagée du tumulte des grandes affaires.

Kara Iſouf arrive, & ſe préſente à la Sultane, qui le reçut avec autant de déférences que ſi elle eût encore dépendu de ſes volontés. Vous ne devez rien me déguiſer aujourd'hui, cher *Iſouf*, lui dit-elle; répondez li-

brement à ce que je vais vous demander. C'eſt à la vérité qui va ſortir de votre bouche que je devrai mon bonheur ou mes tourmens. Parlez, ſuis-je votre fille ?

A ce début, *Iſouf* reſta tremblant & interdit. Pardonnez, continua-t-elle, ſi je forme quelques doutes ſur ma naiſſance ; mais ſi vous ſaviez combien il importe à ma gloire & à mon bonheur de percer ce chaos, qu'une préſomption bien fondée a formé dans mon cœur, vous n'héſiteriez pas à me répondre. Dans ces momens où des troubles & des chagrins domeſtiques obſcurciſſoient votre humeur, je me ſouviens que vous me diſiez quelquefois que vous me traiteriez en orphe-

line. Ces mots, autrefois obſcurs pour moi, me donnent des ſoupçons que je veux éclaircir. Ne croyez pas que je prétende tirer quelque vengeance de ces vivacités que le tempérament enfante, & que la raiſon détruit. Si je ſuis votre fille, je dois reſpecter les droits paternels; ſi je ne la ſuis pas, les ſoins que vous avez pris de mon enfance & de ma jeuneſſe exigent encore de moi une plus grande reconnoiſſance.

Non, je ne ſuis point votre pere, répondit le vieillard en tombant aux genoux de la Sultane. Cet aveu ne ſuffit pas, dit *Fatmé*, il faut encore m'apprendre de qui je tiens le jour, & comment j'ai été remiſe entre vos

mains. Hélas ! reprit *Isouf*, il me seroit bien impossible de vous donner quelques éclaircissemens sur ces articles, puisque j'ignore même tout ce qui fait ici l'objet de votre curiosité. Une nuit que tout étoit en silence, j'entendis les cris d'un jeune enfant à ma porte : je me leve, & je trouve effectivement un enfant enveloppé dans de beaux langes, & qu'on avoit abandonné aux injures du temps. J'éveille ma femme, & je lui donne cette petite créature qu'on avoit si cruellement abandonnée ; elle vous réchauffe dans ses bras (car c'étoit vous-même, belle *Fatmé*), & vous fait partager l'aliment qu'elle destinoit à un fils dont elle étoit accouchée nouvelle-

ment. La mort nous enleva, peu de jours après, ce fils chéri; alors vous eûtes tous nos soins; &, dans le sein même de notre indigence, nous remerciâmes le ciel d'avoir si bien réparé notre perte, en nous substituant un enfant dont le visage angélique nous annonçoit des jours de prospérité.

Qu'avez-vous fait de ces langes? dit *Fatmé.* Je les ai conservés comme une chose précieuse, reprit *Isouf.* Je présumois qu'ils me serviroient un jour de témoins pour faire reconnoître l'enfant qui avoit été exposé sur ma porte. Personne ne s'est présenté pour le réclamer; & vous savez vous-même que nos voisins, ayant perdu

l'idée de la mort de mon propre enfant, s'étoient accoutumés à vous regarder comme ma véritable fille. Je veux avoir inceſſamment ces langes, reprit la Sultane, revenez demain me voir, & gardez-vous ſur-tout de parler à perſonne de tout ce qui vient de ſe paſſer entre nous deux.

CHAPITRE XI.

De la Petite Vérole, des Verrues, & des Cors.

LE vieillard parti, *Fatmé* ſe livra de nouveau tout entiere à ſes réflexions : elle méditoit encore ſur la bizarrerie du ſort, lorſqu'*Abdeker* entra. Elle ne voulut pas, dans ce mo-

ment, lui faire connoître ſon embarras, ou du moins elle attendoit une plus grande certitude, pour le ſurprendre davantage. Comment ſe portent *Aglaé* & *Niſaph*? lui dit-elle d'un ton aiſé; échapperont-elles des griffes de ce monſtre qui a pris naiſſance dans vos contrées, & ſeront-elles couvertes de cicatrices après le combat?

Il paroît que ce monſtre reſpectera la vie & les attraits de *Niſaph* & *d'Aglaé*, répondit le Médecin. C'eſt avec raiſon que vous reprochez à l'Arabie d'avoir enfanté une peſte auſſi terrible que la petite vérole; mais au moins que l'Arabe qui eſt l'eſclave de vos charmes, ne porte pas l'iniquité de ſa patrie: d'ailleurs, dans les

contrées où vous dites avoir pris naiſſance, il me ſemble qu'on ait voulu apprivoiſer ce monſtre, pour le rendre moins formidable, & qu'on ait voulu ſe familiariſer avec lui, afin de moins redouter ſa rage. C'eſt en Géorgie & en Circaſſie qu'on a trouvé le moyen d'introduire dans le ſang le levain de cette maladie, pour la rendre moins funeſte, & ſe mettre à l'abri des difformités qu'elle entraîne à ſa ſuite.

Pourquoi me parler ici de la Géorgie? s'écria *Fatmé*, dont l'ame étoit agitée par mille réflexions. Tu renouvelles, cher amant, tous les tourmens de mon cœur. Oublions, pour quelques momens, ma patrie, & dis-moi ſi, par l'art, on peut préſerver

les graces & la vie de mes compagnes, contre les fureurs d'un ennemi qu'on n'a pas encore appris à fléchir dans ces contrées.

Je n'y vois rien d'impoſſible, répondit le Médecin, ſur-tout ſi l'on obſerve attentivement les différentes époques de cette maladie. Ces époques ſont la *préparation*, l'*eruption*, la *maturation*, & le *déclin*, durant leſquelles il arrive aux malades différens ſymptômes qui demandent qu'un Médecin agiſſe d'une maniere différente pour leur guériſon. Avec une pereille attention, on change d'armes ſuivant les circonſtances, & l'on fixe la victoire dans un combat qui paroiſſoit incertain.

Cela ſeroit-il poſſible? reprit la

Sultane, qui, livrée à toutes ſes idées, n'écoutoit déjà plus le diſcours du Médecin, qui, de ſon côté, ne perdoit pas de vue ſon objet. De même qu'un général d'armée, répliqua *Abdeker*, eſt bien plus sûr de remporter la victoire, lorſqu'il connoît la marche de ſes ennemis, de même, pour combattre plus sûrement, le Médecin doit bien connoître l'origine, les progrès, & le terme d'une maladie (1). Cela ſeroit-il poſſible ? s'écria *Fatmé* pour la ſeconde fois. *Ibrahim*, j'en dois croire ton rapport ; il n'eſt pas mendié de ma part. *Iſouf*, j'en dois croire ton récit, tu es incapable de menſonge.

---

(1) Voy. l'obſervation IX.

A ces mots, *Abdeker* s'aperçut bien que la Sultane prenoit peu de part à ce qu'il disoit, & qu'elle étoit occupée de toute autre chose que de ce dont il cherchoit à lui démontrer la possibilité. Que dites-vous, chere *Fatmé*? lui demanda-t-il ; quel torrent de réflexions vous entraîne? Oubliez-vous que c'est *Abdeker* qui vous parle ? De nouveaux revers viendroient-ils troubler notre bonheur ? Aussi-tôt il se précipite aux genoux de la Sultane, les embrasse, & la conjure, les larmes aux yeux, de lui faire part de l'embarras de son cœur. *Fatmé* revient de son extase, & fait asseoir *Abdeker* à côté d'elle. Ecoute, lui dit-elle, & vois si tu peux comprendre les décrets du destin. Je suis

fille de *Marie* & d'*Amurat* ; j'en peux produire des marques inconteftables : auffi-tôt elle lui raconte la converfation qu'elle avoit eue avec *Ibrahim*, & la dépofition fincere de *Kara-Ifouf*. Regarde ces étoiles ; ne m'ouvrent-elles pas la carriere des honneurs, & ne doivent-elles pas me faire efpérer le fort le plus brillant?

Je ne doute nullement de votre illuftre naiffance, dit le Médecin, tranfporté de joie & d'admiration. Depuis long-temps, la fublimité de votre génie & la nobleffe de votre caractere me déceloient la grandeur de votre origine ; je vous regardois comme cet arbre dont la tête eft fi belle, & dont le fruit eft fi délicieux,

& que le hasard a fait naître au milieu d'une forêt d'arbres sauvages & stériles. Mais, chere Princesse (car vous n'êtes plus pour moi la Sultane), n'ai-je pas lieu de craindre qu'en montant au premier rang, vous ne veuilliez plus jeter un regard sur votre esclave ? Votre bonheur, qui étoit si étroitement lié au mien, deviendroit alors le commencement de mon malheur.

Va, ne crains rien, cher *Abdeker*, répliqua *Fatmé*; chez moi ce n'est pas la fortune qui distribue les rangs, c'est le mérite; je ne change pas de cœur en changeant de condition; & si *Abdeker* avoit quelque empire sur moi dans le temps que je me croyois fille d'*Isouf*, il n'en aura pas moins

lorsque toute la cour de *Mahomet* me reconnoîtra pour fille d'*Amurat* & de *Marie*.

A ces mots, le Médecin ne put s'empêcher de verser quelques larmes de tendresse, & de se précipiter une seconde fois aux genoux de la Princesse. Releve-toi, lui dit *Fatmé*, va remplir les devoirs de ta profession, tandis que je vais tout préparer pour être encore mieux instruite de mon sort. Demain la Despene doit se rendre auprès de moi, & je prétends qu'*Ibrahim* me soutienne devant elle qu'il m'a parlé le langage de la vérité.

Abdeker sortit, plein de reconnoissance pour la Princesse, & se sentant animé pour elle d'un amour qui tenoit

de l'enthouſiaſme, il étoit parvenu dans la ſeconde cour du ſérail ſans s'en être aperçu. Une Odaliſque qui le ſuivoit depuis long-temps, lui demandoit ſon conſeil pour guérir des dartres qu'elle avoit au viſage . . .

. . . .

. . . .

. . . .

Il ſe trouve ici une grande lacune dans le manuſcrit.

. . . .

. . . .

. . . .

. . . .

. . Maladie difficile à guérir . . .

. . . .

. . . .

. . . .

Il parloit encore à l'Odaliſque, lorſqu'*Agathine* vint lui montrer ſes mains qui étoient couvertes de verrues. Il lui conſeilla de frotter ſouvent ces excroiſſances dures & calleuſes avec le pourpier, & d'en envelopper même ſes mains pendant la nuit. Il approuva fort les laits de figuier, d'éſule, de dent-de-lion, de chélidoine, & d'herbes aux verrues. Enfin, lui dit-il, ſi ces excroiſſances étoient rebelles à ces remedes, que l'expérience a cependant fait regarder comme très-efficaces, vous aurez recours au ſel ammoniac diſſout dans l'eau. Ce remede eſt infaillible lorſqu'il eſt employé avec attention. Evitez ſur-tout de vous ſervir des eaux fortes ; elles enlevent, il eſt vrai, les verrues,

mais c'eſt avec douleur, & elles laiſſent une cicatrice qui eſt déſagréable (1).

Agathine remercia le Médecin de ſes bons avis, & lui demanda en même temps ce qu'elle pourroit faire à des cors qu'elle avoit aux pieds, & qui la gênoient beaucoup. Si ces cors ſont ſuperficiels, dit *Abdeker*, ils peuvent être aiſément emportés; ſi au contraire ils ſont profonds, il faut s'y prendre avec beaucoup de ménagement; car il y a la gangrene à craindre. On pourroit citer un grand nombre de perſonnes qui ſe ſont précipitées dans le tombeau, pour avoir cherché à marcher avec plus de liberté.

---

(2) Voyez l'obſervation X.

On doit donc éviter alors avec grand ſoin les corroſifs, & ſe contenter de pallier le mal, en écartant la douleur. Il faut porter des chauſſures fort larges, & d'une étoffe qui prête aiſément; ſe laver les pieds dans de l'eau tiede où l'on aura fait bouillir auparavant un peu de ſon ou quelques racines de guimauve; laiſſer tremper ſes pieds dans cette eau pendant deux ou trois heures, & enſuite tondre légerement la ſuperficie du cor. Si vous réitérez cette opération tous les mois, vous en ſentirez un grand ſoulagement.

Les meilleurs topiques que vous puiſſiez appliquer, ſont les feuilles de lierre ou celles de joubarbe. Vous pouvez vous ſervir de la même façon

des feuilles de tithymale ; enfin on vante beaucoup, pour enlever la douleur, le *galbanum*, ou gomme ammoniaque infusée dans le vinaigre. Je me suis servi avec succès d'une pommade faite avec la cire, le saindoux, & le vitriol bleu. *Abdeker* salua *Agathine*, & se retira aussi-tôt dans son appartement, où il se livra tout entier à ses réflexions ; il cherchoit à pénétrer la suite d'un sort dont les commencemens avoient été si bizarres.



CHAPITRE VIII.

Reconnoiſſance.

FATMÉ attendoit avec impatience le retour de *Kara-Iſouf.* L'ambition ni la vanité n'avoient aucune part dans les démarches qu'elle faiſoit pour aſſurer ſon état & ſa naiſſance; mais ſon cœur, plein de ſenſibilité, s'attendriſſoit ſur la Deſpene *Marie.* Elle ſe repréſentoit avec délice la joie que devoit reſſentir cette tendre mere, en recouvrant une fille qu'elle avoit crue périe miſérablement. Les intérêts de ſon amour ne lui faiſoient pas ſouhaiter avec moins d'ardeur le ſuccès de ſes eſpérances. Comme fille de

Marie & sœur de *Mahomet*, elle n'avoit plus rien à craindre des emportemens de ce tyran, & elle pouvoit se livrer à son amant sans réserve. Le jour la surprit au milieu de ces idées agréables. A peine fut-elle levée, qu'*Isouf* entra dans sa chambre avec les langes qu'il apportoit. *Fatmé* fit dire aussi-tôt à *Ibrahim* de lui venir parler. Je vous envoie chercher, lui dit-elle dès qu'elle le vit, pour vous apprendre des nouvelles de l'enfant dont la perte vous touche si sensiblement. Reconnoissez-vous ces langes? *Ibrahim* fut saisi de joie. Oui, lui dit il, je les reconnois; ce sont ceux de la fille de *Marie*.

Heureuse mere, tes larmes vont cesser! le ciel te rend ta fille; car, je

n'en doute plus, c'eſt vous, belle *Fatmé*, qui êtes l'auguſte Princeſſe que nous regrettons ! Ne différez pas plus long-temps, dit-il en ſe jetant à ſes genoux, à confirmer mon bonheur & le vôtre ! Laiſſez-moi voir ces précieuſes étoiles que la fille de *Mahomet* doit porter.

Fatmé découvrit ſes bras, & preſſa *Ibrahim* de la conduire auſſi-tôt à la Deſpene. Nous devons nous reprocher, ajouta-t-elle, tous les inſtans qu'elle paſſe dans la douleur, puiſqu'il ne tient qu'à nous de la faire ceſſer. *Ibrahim* applaudit aux ſentimens de *Fatmé*; mais en même temps il lui fit entrevoir le danger qu'il y auroit d'apprendre ſubitement cette nouvelle à cette tendre mere.

Modérez vos tranſports, lui dit-il ; je vais la prévenir, & la diſpoſer à vous voir. Il vola auſſi-tôt à l'appartement de la Deſpene ; il la trouva dans une langueur & dans un abattement qui le fit trembler pour la vie d'une perſonne qui lui étoit ſi chere. Il amena la converſation ſur le ſujet de ſa fille ; mais le cœur de Marie étoit fermé à toute eſpérance, & elle parut ſi fort prévenue contre toutes ces illuſions flatteuſes, qu'*Ibrahim* fut obligé de lui aſſurer que ce qu'il lui avoit préſenté comme de ſimples eſpérances, étoit une vérité réelle ; que ſa fille vivoit, qu'elle étoit dans le ſérail, qu'elle n'ignoroit plus ſon état, & qu'elle ſeroit actuellement dans les bras de ſa mere, s'il n'avoit

craint qu'une émotion auſſi vive ne fût dangereuſe pour ſa ſanté.

Cette tendre mere eut à peine entendu ces mots, que, ranimant ſes forces, elle voulut ſe lever & courir à ſa fille; mais *Ibrahim* la retint, en lui promettant de la lui amener ſur le champ. En effet, il reparut auſſitôt avec *Fatmé*, qui, ſe précipitant dans les bras de ſa mere, la combloit de ſes careſſes, & l'inondoit de ſes larmes. Elle lui montroit ſes bras, & lui racontoit comment elle avoit paſſé ſon enfance. Mais déjà la Deſpene n'entendoit plus; ſon ame ſatisfaite s'étoit envolée pour jamais; elle embraſſoit encore ſa fille, mais elle ne ſentoit plus rien. Epuiſée par vingt ans de douleurs & de chagrins, elle

n'avoit pu ſoutenir les tranſports violens que lui avoit cauſés la joie de retrouver une fille dont elle avoit ſi long-temps pleuré la perte.

Que devint à ſon tour la tendre *Fatmé*, quand elle s'aperçut que ſa mere étoit expirée ? L'évanouiſſement que ſa douleur lui cauſa dura ſi long-temps, qu'il mit ſa vie en danger. *Abdeker* fut bientôt à ſon ſecours; ſa préſence & ſes ſoins rendirent la vie à ſa Princeſſe, & ſon amour acheva de la conſoler.

CHAPITRE XIII.

Concluſion.

MAHOMET ne tarda pas à être inſtruit de la naiſſance de *Fatmé*; il

frémit de rage, quand il vit qu'il falloit qu'il respectât, comme sœur, celle qu'il avoit dévouée à ses plaisirs. Il étoit furieux d'avoir sacrifié *Irene*; sacrifice inutile, dont il ne remportoit que la honte d'avoir été dupe de sa cruauté. Son amour se changea bientôt en haîne. La haîne chez les tyrans n'est jamais sans effet. Il résolut de perdre celle qui étoit perdue pour lui : aussi-tôt il dépêche du camp un esclave fidele, avec ordre d'empoisonner adroitement *Fatmé*. L'esclave n'exécuta que trop bien sa commission. *Fatmé* tomba bientôt dans une affection léthargique, & dans une mélancolie douloureuse, qui fit craindre pour sa vie. Quel fut le désespoir d'*Abdeker*, quand il eut

reconnu la cauſe du mal qui faiſoit pé-
rir *Fatmé* ! Il pouvoit bien la guérir;
mais il prévoyoit que quand il la tire-
roit aujourd'hui des portes du tom-
beau , *Mahomet* avoit cent mille
moyens pour l'y faire rentrer. Dans
cette extrémité, il prit le parti le
plus extraordinaire & le plus inoui
qu'on puiſſe imaginer. Il laiſſa igno-
rer à *Fatmé* la cauſe de ſon mal, & l'é-
tat dangereux où elle étoit ; il lui fit
entrevoir que ſa guériſon étoit plus
prochaine qu'elle ne penſoit, & que
peut-être touchoient-ils tous deux au
moment d'être heureux, & unis en-
ſemble pour jamais ; en même temps
il ſema dans le ſérail le bruit du dan-
ger où étoit *Fatmé ;* il dit tout haut
que la mort de cette Princeſſe étoit

prochaine, que ſa maladie étoit contagieuſe, & qu'il ne falloit laiſſer approcher perſonne de ſon appartement. Le lendemain au ſoir, *Fatmé* étant retombée dans un de ſes accès léthargiques qui lui ôtoient toute connoiſſance, le Médecin cria auſſi-tôt qu'elle étoit expirée; & feignant que ſon corps répandoit une odeur putride & dangereuſe pour les femmes du ſérail, il le fit enlever ſur le champ, & porter ſans pompe à la moſquée.

Pendant la journée, *Abdeker* avoit été trouver l'*Iman*, & lui avoit propoſé une ſomme conſidérable pour avoir le corps de *Fatmé*. L'*Iman* avoit d'abord refuſé ſes propoſitions; mais le Médecin ayant ajouté qu'il ſubſtitueroit au corps de Fatmé celui d'une

esclave qu'on revêtiroit des habits de la Princesse, l'*Iman* se rendit à la fin. Le Médecin suivit à la mosquée le corps de la Princesse. & dès que tout le monde fut retiré, il fit avec l'*Iman* l'échange dont ils étoient convenus (1).

---

(1) *Mahomet*, pour éblouir les Turcs, & leur donner des marques de son attachement à leur religion, fit bâtir sur les ruines du fameux temple des Apôtres la mosquée qu'on appelle aujourd'hui *Aboul-fetch Sultan Mahummed Dgiami*; c'est-à-dire, la mosquée du Sultan *Mahomet*, pere des conquêtes ou de la victoire. Il la choisit pour le lieu de sa sépulture, & aujourd'hui l'on y voit son tombeau dans un *turbé* ou espece de chapelle ronde, dans laquelle sont étalés son turban & sa ceinture. Les Turcs, qui ont ignoré l'origine

Abdeker emporta chez lui ſa chere *Fatmé*, qu'il fit bientôt revenir de

---

& le ſort de *Fatmé*, y montrent un autre turbé fort obſcur, où ils aſſurent que repoſe le corps d'une princeſſe deſcendue du ſang royal de France, qui, s'étant miſe ſur mer pour aller épouſer un deſpote de Servie, fut priſe par des corſaires Turcs, & préſentée au Sultan, qui l'aima tendrement, & ne put jamais obtenir ſes faveurs, ni lui faire quitter la religion chrétienne: de là vient, diſent-ils, l'obſcurité myſtérieuſe que l'architecte a laiſſée dans cette chapelle; car ils prétendent que cette Princeſſe étant morte dans les ténebres du chriſtianiſme, elle ne mérite pas que ſon corps ſoit mieux éclairé que ſon ame; mais les Turcs n'ont que leur tradition pour fondement de ces circonſtances. Il eſt certain que ce turbé eſt l'endroit où

ſon évanouiſſement. Quelle fut ſa ſurpriſe, quand elle ouvrit les yeux, de ſe voir dans un appartement qu'elle ne connoiſſoit pas ! Vous êtes libre, chere Princeſſe, lui dit *Abdeker* en lui baiſant les mains; vous n'avez plus rien à redouter des fureurs du barbare *Mahomet*; votre vie eſt en sûreté !.... Si vous ſaviez ! .... Il s'arrêta tout

---

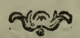
fut dépoſé le corps de *Fatmé*, & où les Mahométans, qui ne ſavent pas la ſuperche-rie de l'*Iman*, croient fermement qu'eſt enterrée une Princeſſe qui fut fort chere à *Mahomet*. Les particularités de la vie & de la mort de *Fatmé* s'accordent parfaitement avec leur récit, & éclairciſſent un point de l'hiſtoire qu'on n'auroit guere pu débrouiller, ſi l'on n'eût pas eu l'avantage de recouvrer ce manuſcrit.

court, ne voulant pas découvrir à *Fatmé* l'état terrible où elle étoit; il lui dit ſeulement qu'étant bien informé qu'on en vouloit à ſa vie, il avoit tout riſqué pour la ſauver. Il lui conta enſuite comment il étoit venu à bout de cette périlleuſe entrepriſe. *Fatmé* ne put retenir ſes larmes; la vie de ſon amant étoit en danger, & le moindre ſoupçon pouvoit le perdre. *Abdeker* la raſſura, en lui diſant qu'il avoit fait armer une tartane ſous le nom d'un de ſes amis, & qu'ils s'embarqueroient dès qu'elle pourroit ſupporter la fatigue du voyage. Les ſoins qu'il prit de la ſanté de *Fatmé*, & les remedes qu'il lui donna, furent ſi efficaces, qu'elle fut bientôt en état de partir.

Ce fut alors qu'*Abdeker* lui découvrit

vrit tout le danger qu'elle avoit couru, & la nature du mal dont il venoit de la délivrer. Ils s'embarquerent enfin, & aborderent heureuſement en Italie, où ils devoient être encore expoſés à de nouveaux troubles, qui ne ſe terminerent que lorſque ces deux amans, ayant abjuré le mahométiſme, s'unirent par le lien le plus ſolennel & le plus reſpectable. Ce fut alors qu'ils jouirent de tous les agrémens que peuvent fournir la beauté, la vertu, & les talens réunis.

Heureuſe *Fatmé*, ton époux étoit digne de toi ! Heureux *Abdeker*, tu étois digne de ton épouſe !



OBSERVATION Iere.

Eau excellente contre la couperoſe.

Prenez alun de glace en poudre, une livre; jus de pourpier, de plantain & de verjus, de chaque une chopine; environ vingt jaunes d'œufs; battez bien le tout enſemble, & faites-le diſtiller. Cette eau eſt très-bonne encore contre toutes ſortes de démangeaiſons & d'ébullitions de ſang.

L'eau de nénuphar, dans laquelle on a mis un peu de camphre, diſſout auparavant avec un peu d'eau-de-vie, eſt encore fort recommandable dans ce cas-là.

Les laits virginaux que nous avons décrits dans l'obſervation IV de la

premiere partie, ſont auſſi très-efficaces.

Autre contre la couperoſe.

Prenez eau de frai de grenouilles, de ſureau, de féves, de chaque deux onces; eau d'arquebuſade, une once; magiſtere de Saturne, deux gros; ſucre de Saturne, deux ſcrupules; vitriol de Chypre, huit grains; mêlez le tout enſemble.

Nous ferons obſerver ici qu'il ne faut pas employer, ſans de grandes précautions, le ſucre de Saturne qu'on met ordinairement dans les pommades pour les dartres, la couperoſe, & les inflammations de la peau. Ce remede procure, il eſt vrai, une prompte guériſon; mais il eſt dan-

gereux de repouſſer en dedans une humeur que la nature cherche à expulſer hors de la maſſe du ſang, pour la purifier. Cette humeur une fois rentrée, produit les plus grands troubles dans toutes les liqueurs, s'attache à quelques viſceres dont les fonctions ſont indiſpenſablement néceſſaires pour la vie, enfante les plus grands maux, & les plus difficiles à guérir, parce qu'il n'eſt pas aiſé de la rappeler dans l'endroit d'où on l'avoit chaſſée. Il ne faut donc pas négliger les remedes intérieurs, lorſqu'on attaque de pareilles maladies avec des topiques. Sans cette attention, on court riſque ſouvent de perdre la ſanté, & la vie elle-même.

Il y a des perſonnes fort ſujettes à

avoir des chaleurs au visage ; & d'autres en ont au dos & à la poitrine. Dans l'un & l'autre cas, l'eau pour boisson ordinaire est le meilleur de tous les remedes, avec une diete rafraîchissante. Elle est encore excellente pour ceux qui ont des boutons & des rougeurs ; ce qui vient d'un sang trop agité & trop échauffé, mais qu'on peut tempérer par l'usage de l'eau pure & par une diete modérée ; car, comme on l'a toujours observé, ceux qui ont soin de tempérer leur sang ne sont jamais incommodés d'aucun bouton ou ulcere, comme il arrive à beaucoup d'autres, dont il ne faut que consulter le visage, pour savoir qu'ils boivent des liqueurs fortes,

& qu'ils menent un régime de vivre qui les échauffe trop.

Eau pour les boutons du visage.

Enveloppez du salpêtre dans un nouet de linge bien fin, laissez-le tremper pendant quelque temps dans de l'eau claire ; ensuite touchez les boutons avec cette eau.

Vinaigre de litharge.

Prenez quatre onces de litharge d'or en poudre ; laissez infuser pendant trois jours dans huit onces de bon vinaigre ; remuez souvent, & filtrez ensuite. Ce vinaigre est excellent pour dissiper les rougeurs du visage & les pustules qui s'y élevent.

Alun cosmétique.

Prenez une livre de suc de limon, faites-y fondre une demi-once d'alun; ensuite faites cuire & écumer. On se sert de cette liqueur pour les mêmes usages que le vinaigre précédent.

Eau pour les rougeurs du visage.

Faites bouillir ensemble une poignée de patience & de mouron, & vous lavez de cette eau.

Autre.

Sur une livre de ruelle de veau, mettez six œufs frais, ajoutez un demi-setier de vinaigre blanc & une poignée d'argentine; distillez le tout au bain-marie, & vous lavez le visage avec la liqueur qui proviendra de la distillation.

Autre.

Prenez de l'eau de plantain avec de l'eſſence de ſoufre ; mêlez le tout enſemble, & vous en appliquez ſoir & matin ſur le viſage.

Autre.

Prenez la mie d'un pain de froment, que vous tremperez dans du lait de chevre ; prenez après une once de chaux & de coquilles d'œuf ; mettez le tout enſemble dans un alambic, & diſtillez à feu lent ; il en ſortira une eau excellente pour ôter les taches de la peau, en enlever les rougeurs, blanchir & luſtrer le teint.

D'autres prennent ſeulement du lait de vache, qu'ils font diſtiller

avec du pain blanc ; enſuite ils ajoutent dans la liqueur diſtillée un peu de borax. Vous vous ſervirez encore avec avantage des eaux diſtillées de plantain, de romarin, de guimauve, de mercuriale, de cerfeuil, &c.

Pommade à la Sultane.

Cette pommade ſe fait avec le baume de la Mecque, le blanc de baleine, l'huile d'amandes douces ; elle entretient le teint frais, & eſt utile pour la couperoſe.

OBSERVATION II.

Sur le hâle & les taches de rouſſeur.

Recettes excellentes pour déhâler le teint.

Prenez un demi-ſetier de lait, preſſez dedans un jus de citron, ajoutez

une cuillerée d'eau-de-vie ; faites bouillir le tout ; écrémez bien, retirez du feu, & réſervez pour l'uſage. Quelques perſonnes ajoutent dans ce lait un peu de ſucre blanc & un peu d'alun de roche.

L'eau fraîche de puits, dont on ſe lave le ſoir le viſage, eſt très-recommandable, auſſi bien que l'eau de pimprenelle.

On peut le ſoir, en ſe couchant, écraſer quelques fraiſes ſur ſon viſage, les laiſſer ſécher pendant la nuit, & le lendemain matin ſe laver avec de l'eau de cerfeuil; alors la peau devient fraîche, belle & luiſante. C'eſt un des plus beaux ſecrets de la médecine, & on ne le trouvera décrit

dans aucun autre livre touchant les coſmétiques.

Préparation pour ſe préſerver du hâle.

Prenez telle quantité de fiel de bœuf que vous ſouhaiterez ; ſur chaque livre, mettez un gros d'alun de roche, demi-once de ſel gemme, une once de ſucre candi, deux gros de borax, & un gros de camphre ; mêlez le tout enſemble, & l'agitez pendant un quart-d'heure, enſuite laiſſez repoſer. Faites la même choſe trois ou quatre fois par jour. Continuez cette manœuvre pendant quinze jours, c'eſt-à-dire juſqu'à ce que le fiel devienne clair comme de l'eau ; enſuite paſſez à travers le papier brouillard, & con·

ſervez pour l'uſage. On s'en ſert lorſqu'on eſt obligé d'aller au ſoleil ou à la campagne. Il faut avoir le ſoin de ſe laver le ſoir avec de l'eau commune.

Eau pour le même effet.

Faites tremper dans de l'eau fraîche une livre de lupins. pendant trois jours. Retirez-les de cette eau, & faites-les bouillir dans un vaſe de cuivre où vous mettrez cinq livres de nouvelle eau. Retirez lorſque les lupins ſeront cuits & que l'eau ſera un peu épaiſſie ; exprimez & conſervez cette liqueur, avec laquelle vous vous frotterez le viſage & le cou, lorſque vous ſerez obligé de vous expoſer au ſoleil.

Quelques-

Quelques-uns ajoutent dans cette eau un peu de fiel de chevre, de l'alun de roche & du jus de limon, & soutiennent que cette eau enleve infailliblement les taches, en les frottant le soir avant de se coucher.

L'huile d'olives vertes, dans laquelle on a mis un peu de mastic en larmes, produit le même effet.

Quelques dames se servent avec succès de la moëlle de cerf. Jetez dans de l'eau de la fleur de farine de froment; laissez reposer. Prènez quelques onces de ce qui sera déposé au fond; mêlez bien avec quelques blancs d'œufs; enduisez votre visage de cette pâte; passez ainsi la nuit, lavez-vous le lendemain avec de l'eau tiede. Cette

méthode eſt très-bonne pour diſſiper les effets du hâle.

Eau pour ôter les lentilles.

Prenez égales parties de joubarbe & d'éclaire; diſtillez au bain de ſable, & vous lavez de cette eau.

Poudre pour enlever les taches de rouſſeur,

Calcinez au feu les os longs des pieds de moutons, réduiſez-les en poudre; laiſſez cette poudre infuſer pendant vingt-quatre heures dans du vin blanc, & frottez-vous-en le viſage.

Eau pour ôter les taches du viſage.

Prenez deux livres de racines de parelle & de melon, dix œufs d'hiron-

delles, demi-once de nitre, deux onces de tartre blanc. Diſtillez le tout dans un alambic de verre, & vous lavez de cette eau.

Contre les éphélides.

Servez-vous des eaux diſtillées de blancs d'œufs, de fleurs de fèves, de nénuphar, de lis blancs, de ſemence de melon, de racine d'iris, de ſceau de Salomon, de roſes blanches, de mie de pain blanc. On peut ſe ſervir de chaque eau ſéparément, ou de pluſieurs mêlées enſemble, en y joignant le blanc d'œuf.

Contre les effets du hâle.

Frottez-vous la peau avec le mucilage des graines de lin, de ſemences de *pſyllium*, ou herbe aux puces, de

gomme adragant, de ſuc de pourpier, que vous mêlerez avec le blanc d'œuf.

Un des meilleurs moyens pour éviter de ſe hâler, c'eſt de ne point ſortir immédiatement après qu'on s'eſt lavé le viſage ou les mains; car alors la peau qui eſt attendrie eſt bien plus ſuſceptible des impreſſions de l'air, & elle brunit plus vîte.

Pour enlever les taches du viſage.

Prenez deux onces de ſuc de limon, autant d'eau roſe, deux gros d'argent ſublimé, & autant de céruſe; mêlez enſemble, oignez-en votre viſage en vous couchant, & le matin vous le frotterez avec un peu de beurre frais.

Vinaigre qui produit le même effet.

Mettez un œuf frais dans du vinaigre blanc. Le coquille de l'œuf s'y dissout, & on creve entierement l'œuf pour le délayer dans la liqueur, à laquelle on peut ajouter un peu d'alun. Ce vinaigre est excellent pour enlever les rousseurs & les dartres du visage.

Eau qui produit le même effet, & qui rend le teint beau & luisant.

Prenez un pigeon, videz-le, remplissez son corps avec deux poignées de fraxinelle ; mettez-le dans l'alambic avec une pinte de lait, trois onces de crême, six onces d'huile d'amandes douces, & distillez. Lavez-vous tous les jours de cette eau le visage &

les mains; la peau reſtera blanche, ſouple, & ſans aucune tache.

Eau pour empêcher les taches de rouſſeur & les ſignes qui viennent ſur le viſage.

Prenez égales parties de racines de concombre ſauvage & de narciſſe, faites ſécher à l'ombre, réduiſez en poudre très-fine, que vous mettrez dans de bonne eau-de-vie. Il faut s'en laver le viſage juſqu'à ce qu'il commence à démanger; alors on ſe lavera avec de l'eau fraîche. Il faut recommencer tous les jours, juſqu'à parfaite guériſon, qui ne tardera pas, parce que cette eau eſt légerement cauſtique, & doit par conſéquent enlever toutes les taches du viſage.

La princeſſe *Livie Colonne* s'eſt ſervie de ce remede avec un très-grand ſuccès. Elle avoit appris ce ſecret d'un Gentilhomme Napolitain, qui avoit voyagé en Turquie, & qui avoit ſans doute tenu cette recette du Médecin de *Mahomet*.

Autre pour le même uſage.

Prenez une poignée de cendre de bois neuf, faites-la bouillir dans une chopine d'eau claire, que vous ferez réduire à moitié; enſuite tirez à clair, faites bouillir encore un peu, & paſſez par le papier gris.

Tous les ſels lixiviels diſſous dans l'eau ſimple, procurent le même effet.

L'huile d'amandes ameres enleve les

taches du viſage qui viennent du ſoleil. Etant mêlee avec l'huile d'œufs, elle peut empêcher les marques de la petite vérole : on en frotte ſeulement le viſage.

Autre fort efficace.

Prenez le ſang d'un lievre mâle, délayez-le dans égale partie de l'urine de la perſonne pour laquelle on compoſe le remede ; filtrez le tout à travers un linge ; reſervez dans un vaſe pour s'en ſervir de la maniere ſuivante.

La perſonne qui veut faire paſſer ſes taches de rouſſeur, gardera la chambre pendant trois jours. Le ſoir, en ſe couchant, elle humectera les taches avec un petit linge trempé

dans de l'eau ci-deſſus décrite. Elle ſe couchera ſans eſſuyer ſon viſage ; le lendemain elle continuera cette opération pluſieurs fois dans la journée, ainſi de ſuite pendant trois jours. Le quatrieme jour, elle ſe lavera avec de l'eau de mouron, & ſera alors libre de ſortir & de vaquer à ſes affaires. L'uſage de l'eau de mouron ſera continuée tous les matins pendant quatre ou cinq jours. Pendant ce temps, les taches de rouſſeur tomberont par écailles & en pouſſiere farineuſe; la peau reſtera blanche, unie, claire & fraîche, autant qu'on le peut déſirer.

OBSERVATION IIIe.

Il arrive quelquefois que les remedes indiqués dans le texte ne produisent pas l'effet qu'on en attendoit; mais souvent on doit l'attribuer à ce qu'on n'a pas assez amolli la peau auparavant. Dans le cas proposé, on a vu des femmes se servir même d'une légere dissolution du sublimé corrosif; ce qui exige les plus grandes précautions. Nous approuvons davantage la conduite des personnes qui font usage des fécules de brione, du pied de veau, ou de scrophulaire. Comme ces plantes sont légerement caustiques, nous conseillons de délayer ces fécules dans les eaux de lis ou de roses.

Pour prévenir une pareille diffor-

mité, ou pour l'écarter, lorſqu'elle menace une belle peau, on peut eſpérer quelque avantage de l'eau de fraiſe, de l'eau de la Reine de Hongrie, dont on met une petite quantité dans de l'eau fraîche; de l'huile de tartre faite par défaillance, du lait virginal dont on trouve ici la deſcription, de la liqueur de nitre fixe, de l'huile de glands de chêne, de l'huile d'avelines, de l'eau de limaçons ou de frai de grenouilles, de la décoction d'orpin ou de repriſe. Tous ces remedes décraſſent la peau à merveille, & ſouvent en emportent les taches.

OBSERVATION IV.

On ne ſait ſi l'eau ſpiritueuſe dont il eſt fait ici mention, étoit l'eau de la

Reine de Hongrie, ou l'eau de méliſſe. Comme les dames font ſouvent uſage de ces eaux, nous avons cru devoir en donner ici l'hiſtoire & la recette.

En la cité de Bude, dans le royaume de Hongrie, on a trouvé dans un livre de dévotion de ſéréniſſime *Dona Iſabella*, la recette ſuivante, datée du 12 octobre 1652, avec cette ſouſcription :

Moi Dona Iſabelle, *Reine de Hongrie, étant âgée de ſoixante-douze ans, fort infirme, ai été guérie par la recette ſuivante, laquelle j'obtins d'un hermite que je n'ai jamais vu ni pu voir. Depuis, elle me fit tant de bien & d'effet, qu'en même temps je recouvrai mes forces ; en ſorte*

qu'elles paroiſſoient ſaines à un chacun (1). *Le Roi de Pologne me voulut épouſer, ce que je refuſai pour l'amour de Dieu, & de l'Ange duquel je crois que j'obtins ladite recette.*

Prenez des fleurs de romarin autant que vous voudrez, mettez-les dans une cucurbite de verre, & verſez par-deſſus une ſuffiſante quantité d'eſprit-de-vin pour les imbiber; bouchez bien, & laiſſez macérer vos fleurs pendant

---

(1) Je puis prouver, par de bons mémoires, que cette Reine de Hongrie a reçu cette compoſition d'un Fakir qui avoit ſervi dans le ſérail, & qui avoit lu le manuſcrit que je traduis.

ſix jours, enſuite diſtillez au bain-marie.

La compoſition de l'eau de méliſſe que nous donnons ici, a été trouvée en 1593, au pied du Mont-Carmel, écrite en lettres d'or ſur un marbre blanc.

Prenez feuilles de méliſſe nouvelle, quatre onces; d'écorces de citrons, deux onces; de noix muſcades & de coriandre, de chaque une once; de gérofle, de cannelle, & de racines d'angélique de Bohême, de chaque une demi-once. Après avoir pilé ce qui doit être pilé, vous laiſſerez macérer le tout pendant trois jours dans une pinte d'eſprit de-vin rectifié & une chopine d'eau de méliſſe diſtillée

au bain-marie ; enſuite vous diſtillerez au bain-marie, ſuivant l'art.

OBSERVATION V.

Préparations des racines de guimauve pour les dents.

Il faut cueillir les racines de guimauve dans l'automne, choiſir les plus droites & les plus unies, les couper de la longueur que l'on veut, les faire ſécher au ſoleil ou dans un lieu médiocrement chaud, juſqu'à ce qu'elles ne contiennent plus d'humidité; il faut enſuite en ôter la ſurpeau avec une rape ou une lime rude, pour les rendre plus unies & plus pénétrées de rouge par la compoſition qui ſuit.

Prenez de la meilleure huile d'olives, quatre livres; de l'orcanette, demi-livre; mettez-les enſemble dans un vaiſſeau de cuivre étamé, ſur un petit feu de charbon; & pour empêcher que l'huile ne brûle, ajoutez-y en même temps un verre d'eau: faites bouillir doucement le tout pendant un demi-quart-d'heure; retirez du feu, & laiſſez un peu refroidir; ôtez-en l'orcanette, qui aura alors empreint l'huile de ſa teinture: ajoutez-y auſſitôt du ſaſſafras rapé, du géroſle, de la cannelle, de l'iris de Florence, du ſouchet, de la coriandre, du *calamus aromaticus*, & du ſantal citrin, de chaque une once, le tout concaſſé auparavant dans un mortier; après quoi vous remettrez le vaiſſeau ſur un petit

feu couvert de cendres, pendant deux ou trois heures : mettez-y alors les racines de guimauve, ayant ſoin de les remuer ſouvent, & de remettre le même vaiſſeau tous les jours deux ou trois heures ſur un feu couvert de cendres. Au bout de huit ou dix jours, on retire les racines de l'huile, & on y en remet d'autres, juſqu'à ce que toute la liqueur ſoit employée. A meſure qu'on les retirera de l'huile, il faut les bien eſſuyer avec un linge.

Pour les rendre plus rouges & plus parfaites, vous prendrez quatre onces de ſang-dragon en larmes, deux onces de gomme-laque choiſie, le tout réduit en poudre, vous le mêlerez avez ſeize onces d'eſprit-de-vin rectifié, ou d'eau de la reine de Hongrie,

dans un matras plus grand de moitié qu'il n'eſt néceſſaire pour contenir le tout ; vous boucherez exactement ce matras, & le placerez ſur un feu couvert pendant vingt-quatre heures, ayant ſoin de le remuer de temps en temps.

Cette mixtion ayant infuſé pendant le temps preſcrit, vous l'ôterez du feu, & en frotterez les racines avec les doigts. Cette préparation les rendra d'un beau rouge verniſſé.

Opiat pour nettoyer les dents.

Prenez du corail rouge, deux onces ; du ſang-dragon en larmes, une once ; de la ſemence de perles, demi-once, des yeux d'écreviſſes, du bol d'Arménie, de la terre ſigillée, de la

pierre hématite, de chaque trois gros; de la myrrhe, de l'alun calciné en gros; le tout mis en poudre impalpable, incorporé dans une quantité ſuffiſante de miel roſat, pour faire un opiat d'une conſiſtance molle, obſervant que ce mélange ſoit fait dans un vaiſſeau deux fois plus grand qu'il ne devroit être pour contenir le tout, à cauſe de la fermentation des ingrédiens, pendant laquelle on aura ſoin de remuer la compoſition une ou deux fois le jour avec une ſpatule de bois. On ajoutera, ſi l'on veut, quatre ou cinq gouttes d'eſſence de cannelle, & autant de celle de gérofle, qui en augmenteront la bonne odeur & même la vertu.

Autre.

Prenez corail rouge préparé, l'intérieur de l'os de feche, crême de tartre, iris de Florence, pierre de ponce, de chaque une once; de fel ammoniac, un gros. Réduifez le tout en poudre fine, qu'on incorporera avec du fyrop de kermès nouveau & vermeil. Il faut mettre pour chaque once de fyrop deux gouttes d'effence de cannelle & de gérofle. Si l'on aime les odeurs, on peut y ajouter quelques grains d'ambre ou de mufc.

On applique cet opiat fur les gencives le foir en fe couchant.

On fe fert encore utilement du fuc de limon, ou de l'huile de tartre par défaillance, pour nettoyer & blanchir les dents.

OBSERVATION IV.

Opiat pour blanchir les dents.

Prenez de la gomme-laque, du corail préparé, du ſang-dragon, du cachou, de chaque une once; de la cannelle, du gérofle, de la racine de pyrethre, de chaque ſix gros; du ſantal rouge, de l'os de ſeche, des coquilles d'œufs calcinées, de chaque quatre gros; du ſel marin décrépité, un gros; le tout mis en poudre fine, mêlez dans un mortier de marbre, avec une ſuffiſante quantité de miel roſat.

Autre.

Prenez de la corne de cerf préparée, de l'ivoire préparé, des os de pied de

mouton, du bois de romarin, de la croûte de pain, de chaque une once; le tout brûlé ſéparément & réduit en charbons; de la terre ſigillée, de l'écorce de grenades, du tartre de Montpellier, de chaque demi-once; de la cannelle, deux gros; le tout mis en poudre très-fine, tamiſez, & incorporez avec ſuffiſante quantité de miel roſat.

Autre.

Prenez une livre de miel, trois onces de ſang-dragon, deux onces de porcelaine en poudre, & autant de corail, une demi-once de géroſle pulvériſé; faites cuire à petit feu dans une chopine de gros vin rouge.

OBSERVATION VII.

Poudre rouge pour nettoyer les dents.

Prenez poudre d'iris de Florence, crême de tartre, alun brûlé, de chaque une once; gérofle, muſcades, ſang-dragon, corail rouge préparé, de chaque deux gros: mêlez le tout enſemble, & réduiſez en poudre très-ſubtile.

Poudre pour les dents.

Prenez du corail une once, du ſang-dragon, du miel brûlé dans un creuſet, de chaque quatre gros; de la ſemence de perles, de l'os de ſeche, de chaque deux gros; des yeux d'écreviſſes, du bol d'Arménie, de la terre ſigillée, de chaque un gros &

demi; de la cannelle un gros; de l'alun calciné, un demi-gros : le tout en poudre très-fine, & mêlé.

Lorſqu'on voudra ſe ſervir de cette poudre, on en mettra un peu ſur une éponge fine, & on s'en frottera les dents.

Autre.

Prenez de la ſauge & des fleurs de roſes rouges, de chaque deux pincées; de racine d'iris, demi once; de bois de gayac, trois gros; de bois de Rhodes, un gros; de maſtic, trois gros; de myrrhe & de cannelle, de chaque un gros; de pierre de ponce préparée & de corail rouge bien pulvériſé, de chaque ſix gros; de ſantal rouge, une demi-once : mêlez, & mettez le tout en poudre. Si vous ſouhaitez en

fai-

faire un opiat, il faut y ajouter un peu de miel ou de ſyrop de roſes rouges.

Autre.

Prenez corail rouge, noyaux de dattes, perles, écreviſſes calcinées, corne de cerf brûlée, de chaque un gros; ſel d'abſynthe, un ſcrupule: pulvériſez le tout. Vous pouvez en faire un opiat avec la confection d'alkermès.

Autre.

Prenez bois de romarin, & le brûlez; jetez-en le charbon tout embraſé dans du vinaigre roſat; laiſſez-le tremper pendant vingt-quatre heures; enſuite faites-le ſécher au ſoleil, & le pulvériſez. Vous frotterez vos dents de cette poudre.

Plusieurs personnes se servent encore utilement d'une croûte de pain brûlée, pulvérisée, & mêlée avec un peu de sel commun.

La cendre de tabac blanchit aussi les dents. La pierre ponce rougie deux ou trois fois au feu, puis éteinte dans le vin blanc, ensuite séchée & réduite en poudre très-subtile, rend les dents très-blanches, quand on les en frotte.

Liqueur pour nettoyer les dents.

Prenez du jus de citron, deux onces; de l'alun calciné, du sel commun, de chaque six grains; mettez le tout dans un plat de terre vernissé, & le faites bouillir un moment; puis, l'ayant tiré du feu, passez-le par un linge.

Pour ſe ſervir de cette liqueur, on prend un petit bâton entortillé d'un linge fin, qu'on trempe dans cette eau, & on s'en frotte doucement les dents, prenant garde de ne pas trop mouiller le linge, afin que cette liqueur n'agiſſe pas trop violemment ſur les parties voiſines des dents. On ne doit s'en ſervir qu'une fois ſeulement dans l'eſpace de deux ou trois mois. Si on veut en uſer plus ſouvent, il faut y ajouter le quart d'eau commune.

Autre.

Prenez eau roſe, ſyrop roſat, miel blanc, eau de plantain, de chaque demi-once; eſprit de vitriol, quatre gros: mêlez le tout enſemble, & frottez-en vos dents avec un linge; en-

ſuite vous laverez votre bouche avec eau roſe & eau de plantain.

Autre.

Prenez du ſel ammoniac, du ſel gemme, de chaque quatre onces; de l'alun de roche, deux onces: après les avoir pulvériſés, mettez-les dans un alambic de verre, pour en diſtiller l'eau, que l'on réſervera pour s'en frotter les dents, avec les précautions que l'on a employées dans la première liqueur.

Autre.

Prenez une once de pyrethre; une demi-once d'orcanette, ſix clous de géroſle, une pinte d'eſprit-de-vin; laiſſez infuſer, décantez enſuite la liqueur. On en met dix ou douze

gouttes dans un verre d'eau pour se rincer la bouche.

Eau pour les gencives.

Prenez cannelle fine une once; de gérofle, trois gros; les écorces de deux limons; de roses rouges, une demi-once, de cresson de fontaine, demi-livre; de cochléaria, quatre onces; d'esprit-de-vin rectifié, trois demi-setiers. Pilez ce qui doit être pilé; laissez digérer le tout pendant vingt-quatre heures dans un ballon de verre; ensuite distillez au bain-marie.

Autre par infusion.

Prenez deux gros de cannelle en poudre, demi-gros de gérofles, quatre gros d'alun de roche; jetez dessus

trois demi-ſetiers d'eau bouillante. Quand cette eau ſera refroidie, ajoutez ſix onces d'eau de plantain, quatre gros d'eau de fleurs d'oranges, deux gros d'eſſence de citrons, ſix onces d'eſprit-de-vin rectifié. Laiſſez digérer le tout enſemble pendant vingt-quatre heures; enſuite filtrez, & réſervez pour l'uſage.

Autre.

Prenez macis, cannelle, gérofles, racine de pyrethre, terre ſigillée, de chaque une demi-once; broyez le tout enſemble, & laiſſez macérer pendant un mois dans une pinte d'eſprit-de-vin; coulez la liqueur, & ajoutez huit onces d'eſprit de cochléaria. On en jette ſix ou ſept gouttes

dans un verre d'eau bien claire, dont on ſe rince la bouche ; après quoi l'on ſe frottera les gencives avec la conſerve de gratte-cul, imbibée de cinq ou ſix gouttes d'eſprit de vitriol.

Lotion pour raffermir les gencives & corriger la mauvaiſe haleine.

Prenez vin d'eſpagne, eau de feuilles de ronces diſtillées, de chaque une chopine, meſure de Paris ; cannelle, demi-once ; clous de gérofles, écorce d'orange amere, de chaque deux gros ; gomme-laque, alun calciné, de chaque un gros. Réduiſez le tout en poudre ſubtile ; ajoutez-y deux onces de miel de Narbonne. Mettez le tout dans une bouteille de verre, que vous placerez ſur les cendres

chaudes, pour que ce mélange infuſe pendant quatre jours. Le cinquieme jour, vous paſſerez cette liqueur avec expreſſion à travers un linge épais, & on la conſervera dans une bouteille bien bouchée.

Lorſque les gencives ont beſoin d'être raffermies, on prend une cuillerée de cette liqueur, que l'on verſe dans un verre : on emploie d'abord la moitié pour ſe rincer la bouche, & on la garde pendant quelque temps; on la rejette, & l'on prend l'autre moitié, que l'on garde dans la bouche, ſuivant que les gencives ont plus ou moins beſoin d'être fortifiées; on les frotte en même temps avec le doigt; enſuite on ſe lave la bouche avec de l'eau tiede. On réitere la

même chose le matin en se levant, & le soir en se couchant.

Pour rendre ce remede plus efficace, on ajoute sur la totalité de cette liqueur un demi-setier d'eau de cannelle, distillée avec le vin blanc.

On fait dissoudre un gros de cachou dans un demi-setier de vin rouge, & on se sert de cette lotion pour raffermir les dents dans leurs alvéoles. Nous ne parlons pas ici de l'ébranlement des dents & de la pourriture des gencives, qui arrivent par quelque affection scorbutique, par un virus vénérien, ou par toute autre maladie. Il faut consulter alors les Médecins, pour apporter les remedes convenables à ces maux.

Pour se procurer une douce haleine,

ſe rendre les dents fort blanches, & s'affermir les gencives, les Turcs mâchent ſouvent de la térébenthine cuite, qu'ils appellent *ſakkis*, & les Perſes *konderuum*. Ceux qui vivent au delà de l'Inde, en mâchent toute la journée, & ils y ſont tellement accoutumés, qu'il leur ſeroit fort difficile de s'en paſſer.

Le gérofle donne fort bonne haleine, lorſqu'on le mâche; il fait cracher beaucoup d'eau retenue dans les glandes ſalivaires, & conſerve ainſi mieux les dents que la ſalivation excitée par la fumée du tabac & des plantes aromatiques.

Quelques perſonnes, pour prévenir des fluxions, ou les maux de dents, & détourner promptement les hu-

meurs froides & glacées qui ſe jettent ſur la racine des dents, s'accoutument à prendre du tabac, à le fumer ou à le mâcher.

Il ſera bon de ne fumer que les tabacs les plus doux, & de n'en prendre que peu pour commencer, juſqu'à ce que l'on ait acquis l'habitude de fumer. Sans cela, on court riſque de ſe procurer des étourdiſſemens, des vomiſſemens, des défaillances, de la même façon qu'une perſonne qui ſeroit ivre. Quoiqu'on puiſſe uſer du tabac à toute heure du jour, l'effet en ſera néanmoins plus ſalutaire le matin à jeun, & le ſoir avant que de ſouper. Les meilleurs tabacs à fumer ſont celui de Virginie, celui de Vérine, le petit canaſſe de Liége, & celui de Scafer-

lati, qui eſt le plus doux de tous. Il vient d'Alep & de Conſtantinople.

Le tabac pris en maſticatoire fait vider une grande quantité de pituite, & ouvre ſouvent le ventre. Le tabac dont on ſe ſert eſt celui de Bréſil, ou celui qu'on appelle le *petit briquet.*

Quant au tabac à raper & à prendre par le nez, il purge le cerveau d'une grande quantité de lymphe épaiſſe; mais on en contracte une ſi prodigieuſe habitude, qu'on ne peut guere reſſentir les effets communs d'un remede. L'uſage en eſt ſi univerſel, que, bien loin de le recommander, on eſt plutôt dans le cas de le proſcrire. On doit préférer celui de Hollande pur, ou mêlé avec le Saint-Domingue, le Scholten. Parmi les tabacs,

bacs qu'on appelle vulgairement d'*Efpagne*, les plus excellens font ceux de la Havane & de Séville, préparés fans aucune drogue odoriférante. Tous les autres tabacs compofés produifent fouvent de très-mauvais effets, furtout lorfqu'ils font parfumés.

L'eau-de-vie de gayac appaife les douleurs des dents, & les raffermit dans leurs alvéoles. On en met quelques gouttes dans de l'eau commune, pour fe gargarifer la bouche.

On affure que l'huile de buis appaife la douleur des dents comme par miracle; l'huile d'origan, de gérofle, eft auffi fort ufitée dans ce mal. La poix noire tenue dans la bouche ôte auffi la douleur; la racine de pyrethre mâchée fait beaucoup cracher, & ap-

paiſe le mal. On a vu encore la douleur ſe calmer en touchant la dent avec la lame d'un couteau aimanté. Quelques perſonnes font un grand ſecret de l'application de cette eſpece de cire qui ſe ſépare dans l'oreille, & dont on frotte la dent qui cauſe des tourmens ſi aigus. Une gouſſe d'ail pilée avec du blanc d'Eſpagne, & miſe dans le creux que forme le pouce lorſqu'il eſt élevé, guérit le mal de dents. Une branche de ſeneçon, appliquée derriere l'oreille, guérit ſur le champ la douleur de dents, telle violente qu'elle ſoit. Un remede encore très-efficace eſt le ſuc de la racine d'iris de Florence à fleur jaune; on peut encore mâcher la même racine, ce qui ôte la douleur à l'inſtant, de quelque cauſe

qu'elle vienne. Si la carie a creusé considérablement la dent, on peut remplir cette cavité avec du plomb en feuilles.

Autre lotion pour les dents.

Prenez trois chopines d'eau, mesure de Paris, mettez cette eau dans un pot de faïence, plongez-y quatre fois un fer épais rougi au feu; mettez aussi-tôt dans cette eau de la cannelle concassée, une once; de l'alun calciné, six gros; de l'écorce de grenades en poudre, une once; du miel de Narbonne, trois onces; eau distillée de myrrhe, eau distillée de ronces, eau de rhue, eau vulnéraire, de chaque quatre onces; eau-de-vie, une demi-chopine. Le tout mêlé, on bouchera

exactement le pot, pour le laisser infuser au soleil, ou dans un lieu modérément chaud, pendant vingt-quatre heures. L'infusion étant finie, passez cette liqueur dans un linge épais ou dans une chausse; ajoutez-y deux onces d'esprit de cochléaria, conservez-la dans une bouteille bien bouchée, pour vous en servir de même que de la précédente.

On n'a rien dit de la maniere de limer les dents, & des précautions qu'on doit avoir dans le choix des limes: on n'a rien dit non plus de la maniere de plomber les dents cariées, de les cautériser, de les arracher, & de les raffermir lorsqu'elles sont chancelantes. Tout ce détail regarde le dentiste, & ne pouvoit entrer dans ce

traité. Nous dirons ſeulement en deux mots comment on peut remplacer une ou pluſieurs dents perdues, quelquefois même tout le ratelier.

Pour faire ces dents artificielles, on ſe ſert ordinairement des dents humâines, des dents d'hippopotame ou cheval marin, des dents de bœuf, même de l'os de ſes jambes blanchi, des dents de cheval ou de mulet, des défenſes de vache marine, de l'ivoire le plus beau.

On proportionne ces dents à l'eſpace qu'il faut remplir, à la hauteur exacte des autres dents, & à leur couleur; alors on les aſſujettit aux dents voiſines, ou avec un fil commun, ou avec un fil d'or. Quelques artiſtes

célebres ont composé des dentiers complets à ressort.

OBSERVATION VIII.

Pommade pour les levres.

Prenez d'huile violat & de suc de mauve, de chaque une once & demie; de graisse d'oie & de moelle de veau, de chacune deux gros; de gomme tragacanthe, un gros & demi: mêlez le tout ensemble sur le feu.

Si les gerçures sont un peu profondes, on peut ajouter un gros de litharge, ou bien on peut se servir du cérat rafraîchissant de Galien, qui se fait ainsi.

Prenez huit onces d'huile rosat & une once de cire blanche; faites fondre dans un vase de verre; agitez

avec une ſpatule de bois; laiſſez refroidir, & lavez bien avec de l'eau claire.

Pour faire une pommade rouge, excellente pour les levres.

Prenez une once de cire blanche & de moelle de bœuf, trois onces de pommade blanche; laiſſez fondre le tout au bain-marie; ajoutez un gros d'orcanette, & remuez juſqu'à ce que la pommade ait acquis une couleur rouge.

D'autres aiment mieux ſe ſervir de l'onguent roſat, dont voici la compoſition.

Prenez ſaindoux lavé dans l'eau roſe, une livre; roſes rouges & roſes pâles pilées, une demi-livre; mêlez,

& laiſſez pendant deux jours; faites fondre le ſaindoux, & paſſez : ajoutez encore autant de roſes, & laiſſez-les ſe flétrir dans la graiſſe pendant deux jours, enſuite faites cuire doucement au bain-marie; exprimez, & conſervez pour l'uſage.

Quelques perſonnes ſe baſſinent ſeulement les levres avec de l'eau-de-vie pure, pour ſe les rendre vermeilles.

Pour les levres fendues.

Prenez de la tuthie & de l'huile d'œuf bien mêlées enſemble, frottez-en vos levres, après les avoir lavées avec de l'eau d'orge & de l'eau de plantain.

Il y a des perſonnes qui aſſurent

que rien n'eſt plus ſpécifique contre ces gerçures, que la graiſſe qui ſort de ces cuillers de bois dont on ſe ſert dans les cuiſines, lorſqu'on les approche du feu.

Huile de froment.

On tire cette huile en ſerrant fortement du froment entre des plaques de fer bien chaudes, afin de pouvoir en exprimer l'huile, qui eſt excellente contre les gerçures des levres & des mains, contre les dartres & la rudeſſe de la peau.

La croûte de pain brûlée, & ſurtout celle du pain bis, appliquée chaudement, eſt excellente pour deſſécher les petits biberons qui viennent aux levres, lorſqu'on a bu après

des personnes mal-propres, ou qui ont l'haleine forte.

OBSERVATION IX.

L'inoculation de la petite vérole, par incision ou par piqûre, s'est pratiquée de temps immémorial en Circassie, en Géorgie, & dans les pays voisins de la mer Caspienne. Cette opération inconnue en Europe, & négligée en Grece & en Turquie, fut rapportée à Constantinople, à la fin de l'autre siecle, par une femme de Thessalie (1). Comme les Géor-

---

(1) Voyez le mémoire de l'inoculation de la petite vérole, par M. de la Condamine, pages 3, 27 & 69.

Voyez en même temps les auteurs qu'il cite.

giens n'ont inventé cette pratique ſalutaire, qu'afin de conſerver la beauté de leurs filles, qu'ils vendent aux plus puiſſans ſeigneurs de la Perſe & de la Turquie, il manqueroit ce détail à un ouvrage pour les graces, ſi nous n'enſeignions ici la maniere de ſemer ou d'inoculer la petite vérole. Voici la méthode qu'on pré-

Après avoir préparé le ſujet pen-
fere.

dant quelques jours par un régime & des remedes convenables, un ou deux purgatifs légers, &, s'il en eſt beſoin, par une ſaignée, on fait aux deux bras une inciſion longue d'un pouce, qui entame à peine la peau; on y inſere un fil de la même longueur, imprégné d'un bouton mûr

d'une petite vérole de bonne nature & d'un enfant ſain. On a reconnu que cette matiere conſerve ſon efficacité pendant pluſieurs mois, & de l'automne au printemps. On leve cet appareil après quarante heures, & on panſe les plaies une fois par jour. Quoique les premiers jours après l'opération le malade ſoit en état de ſortir, on lui fait garder la chambre & continuer le régime. On le met au lit le ſix ou le ſeptieme jour, quand la fievre ſurvient; elle eſt rarement accompagnée d'accidens; mais tous les ſymptômes ceſſent par l'éruption le ſeptieme ou huitieme jour, & ils n'ont aucune ſuite; alors l'inflammation des plaies diminue; elles donnent plus de matiere, & une grande

partie du venin s'échappe par cette voie. Le dixieme jour après l'éruption, elles commencent à se remplir ; le quinzieme à se cicatriser, & le vingtieme elles se ferment d'elles-mêmes pour l'ordinaire ; si elles tardent, il ne faut pas se hâter de les fermer. On a éprouvé qu'une incision suffisoit ; & si l'on en fait deux, c'est moins pour s'assurer que l'infection a bien pris, que pour faciliter, par un double canal, l'épanchement de la matiere variolique, & rendre par-là celle qui forme les boutons moins âcre & moins corrosive, & la nature de la petite vérole plus bénigne. La théorie s'accorde en ce point merveilleusement avec l'expérience.

Quelquefois le venin s'échappe

tout, ou presque tout, par les deux incisions, & le malade n'a qu'une ou deux pustules, quelquefois même pas une seule. Il n'en est pas moins purgé du germe de la petite vérole, ni moins à l'abri de la contracter de nouveau. Plus la matiere sort abondamment des plaies des bras, plus le nombre des boutons est petit & distinct; au lieu que, dans la petite vérole naturelle, chaque parcelle de la matiere du foyer fait son bouton particulier, ce qui la rend souvent confluente, & par-là d'autant plus dangereuse. Ceux qui reçoivent la petite vérole par insertion, n'en sont presque jamais marqués: c'est ce que l'on a observé par-tout où s'est introduite l'inoculation, & surtout en Circassie, dont les habitans

n'ont adopté cet uſage que dans la vue de conſerver la beauté de leurs filles. A peine cette obſervation ſouffre-t-elle quelque exception, & ſeulement lorſque les malades s'écorchent, ou qu'ils ont été mal préparés.

Mais comme l'inoculation n'eſt pas encore pratiquée dans tous les pays, & que pluſieurs perſonnes timides regardent cette opération plutôt comme périlleuſe que comme ſalutaire, nous allons examiner les autres moyens qu'on a mis en œuvre pour ſe préſerver des ſuites déſagréables & funeſtes d'un mal qui n'épargne preſque perſonne.

Pour prévenir la petite vérole.

Prenez un poulet, coupez-lui la

tête ; après lui avoir plumé le cou, mettez le cou qui tient au corps dans l'anus de la perſonne qui eſt menacée de la petite vérole. On prétend que l'animal enfle extraordinairement, & qu'il faut prendre garde de ne pas le laiſſer trop long-temps, parce qu'il tire le venin avec tant de violence, que le malade pourroit y ſuccomber

Il ne faut pas ſe ſervir de ce préſervatif lorſque les boutons ont paru, mais ſeulement dans le commencement, lorſque les maux de tête ſe déclarent.

On prétend que des pigeonnaux fendus en deux & appliqués chauds ſous la plante des pieds, produiſent le même effet. On peut réitérer ce remede.

On enſeigne encore cet autre remede. Prenez une poignée de verveine, faites infuſer dans un poiſſon de lait bouillant. Il faut prendre cette infuſion dans le temps des laſſitudes, avant l'éruption des grains de la petite vérole, & le réitérer pendant pluſieurs jours.

Nous ne garantiſſons aucune de ces recettes; il faudroit un grand nombre d'expériences bien déciſives, pour prouver que des moyens auſſi innocens puiſſent produire l'effet qu'on s'en promet.

Contre les marques que laiſſent les grains de la petite vérole après la ſuppuration.

Il faut, avant l'éruption, émétiſer

le malade, & lui tenir le ventre libre par des lavemens, ce qui diminue considérablement la quantité d'humeur qui se porteroit à la peau, ce qui empêche aussi la malignité & la corruption des humeurs : on peut même, pendant le temps de l'éruption, donner quelque potion, dans laquelle on ajouteroit quelques grains de kermès. Ce médicament est un évacuant tonique. Avec de telles précautions, rarement les petites véroles font-elles confluentes, & presque toujours la tête est garantie des symptômes & des accidens les plus fâcheux.

On sent bien que, dans tout ceci, l'on doit s'en rapporter à l'habileté d'un Médecin, qui connoît la force du tempérament, la nature de la maladie,

& les cas particuliers qui ſont ſujets à l'exception. Ces préceptes ſont trop généraux pour s'en rapporter à ſa propre prudence ſur cet article.

Le ſeptieme jour, temps où commence la ſuppuration, on peut mettre ſur les grains la pommade de limaçon qui ſuit, & qu'on peut regarder comme un bon remede éprouvé. D'autres perſonnes ſe ſervent de la pommade faite avec du vieux lard; les autres de l'eau de plantain avec le ſafran; ceux-ci d'une purée de lentilles; ceux-là d'huile d'amandes douces & de blanc de baleine. Enfin le douzieme jour on peut commencer à purger, pour éviter une nouvelle ſuppuration, qui arrive quelquefois, & pour hâter l'exſiccation des grains qui ont ſuppuré.

Les marques rouges ſe diſſipent plutôt, ſi on les étuve avec le vin & le beurre mêlés enſemble. Le lait d'âneſſe, avec lequel on peut ſe laver, eſt excellent dans ce cas-là, & empêche le teint de brunir.

Maniere de ſe ſervir de la purée de lentilles.

Auſſi-tôt que les grains de la petite vérole commenceront à blanchir, on baſſinera le viſage, ſoir & matin, avec l'eau d'orge tiede, & l'huile d'amandes douces. Ce liniment appaiſera la démangeaiſon, ſans empêcher néanmoins que les grains ne parviennent à un juſte degré de maturité. C'eſt ainſi qu'on en uſera juſqu'au huitieme ou neuvieme jour, après

lesquels on appliquera sur tout le visage une purée de lentilles, de l'épaisseur d'un écu : on l'y laissera jusqu'à ce qu'elle se desseche & tombe d'elle même par écailles ; ce qui arrivera dans l'espace de vingt-quatre heures. Cette purée fait de très-bons effets, en ce que, se chargeant du pus, elle fait tomber les pustules plus promptement. Elle empêche aussi que la matiere ne fasse impression sur les chairs, ne les creuse, & n'y laisse des marques désagréables & difformes. Quand la purée sera entierement tombée, on oindra le visage de quatre en quatre heures avec la pommade de vieux lard.

Pommade de vieux lard.

Prenez une livre de vieux lard, le

plus vieux & le plus épais ; ôtez-en la corne & le deſſous ; piquez-le partout & de près avec de l'avoine ; enſuite paſſez-le dans une broche, faites-le tourner & cuire à petit feu, ſans qu'il puiſſe brûler ; ayez le ſoin de mettre deſſous une lêche-frite propre, à moitié pleine d'eau, pour recevoir la graiſſe. Quand elle ſera réfroidie & figée, vous la laverez pluſieurs fois dans de l'eau fraîche de fontaine, & vous la battrez bien avec quelques brins de bouleau, juſqu'à ce qu'elle ſoit devenue blanche comme la neige. Gardez cette pommade dans un pot de faïence aſſez grand pour l'y faire nager dans de l'eau fraîche, que vous renouvellerez tous les jours. Elle eſt une des plus excellentes

qu'on puiſſe employer pour prévenir les marques de la petite vérole. Quand il ſera temps de s'en ſervir, il en faudra faire fondre un peu dans une aſſiette, & l'appliquer ſoir & matin ſur le viſage avec la barbe d'une plume.

Pommade de limaçons.

Faites cuire des limaçons pilés dans ſuffiſante quantité d'huile d'amandes douces; paſſez, & ajoutez une once de cire vierge ſur quatre onces de cette huile; lavez bien le tout dans de l'eau de frai de grenouilles, & ajoutez quelques gouttes d'eſſence de citron, pour corriger la mauvaiſe odeur.

Autre pommade.

Prenez demi-livre de beurre frais bien lavé, & demi-livre de feuilles de joubarbe; pilez les feuilles dans un

mortier; quand elles ſeront bien pilées, ajoutez le beurre, que vous incorporerez, autant qu'il ſera poſſible; mettez enſuite ce mélange ſur le feu, & ne le retirez que lorſqu'il aura acquis la conſiſtance d'onguent.

Autre.

Faites bouillir une fraiſe de veau, jetez la graiſſe qui ſurnage dans l'eau de puits, battez; enſuite mêlez avec égales parties d'eau roſe & de plantain, ajoutez-y un peu de ſafran.

L'eau qui tombe du cornet d'une freſſure de mouton, lorſqu'on la fait cuire, deſſeche en peu de temps les puſtules, empêche d'être gravé, & ne gâte pas le teint.

Pommade blanche.

Mettez dans une petite terrine ver-

niſſée ſix gros de cire blanche rapée & deux gros de blanc de baleine. Faites fondre au bain-marie bouillant ; ajoutez quatre onces d'huile des quatre ſemences froides, nouvellement tirée ; remuez le tout juſqu'à ce qu'il ſoit fondu ; ôtez enſuite la terrine du bain-marie ; verſez ce mélange, encore chaud, dans un pot de faïence, & laiſſez refroidir ; enſuite, avec une cuiller, grattez-en une partie, & la mettez dans un mortier de marbre, avec une ou deux cuillerées d'eau claire & fraîche ; vous l'agiterez avec un pilon de bois pendant un quart-d'heure, & vous y joindrez de temps en temps une nouvelle cuillerée d'eau claire & fraîche, juſqu'à ce que le tout ſoit réduit en conſiſtance de

pommade très-molle, très-blanche, & ſans aucun grumeaux. Quand la pommade ſera faite, vous la garderez dans un pot de faïence, après en avoir ſéparé l'eau; elle ſe conſervera fort long-temps ſans ſe corrompre. Cependant, quand elle a eté gardée huit jours, on doit l'agiter de nouveau dans un mortier de marbre, en y ajoutant de l'eau, comme il a été marqué ci-deſſus.

On ſe ſert de cette pommade pour nourrir le teint & pour éteindre la rougeur des taches de la petite vérole. Quand on ne s'en ſert pas à cet uſage, on peut l'aromatiſer avec une ou deux gouttes d'eſſence de citron, de bergamotte, de cédra, ou d'huile de bois de Rhodes.

Pommade pour enlever les creux qu'a laiſſés la petite vérole.

Prenez pommade couleur de roſe, une once; ſublimé corroſif, un gros; appliquez avec une plume de perdrix. On peut augmenter la doſe de ſublimé corroſif ſuivant les circonſtances; mais ce remede ne doit être employé qu'avec beaucoup de prudence & de précaution, de peur d'exciter quelque inflammation ou quelque éréſypele ſur le viſage.

Eau pour le même effet.

Prenez le flegme du vinaigre blanc diſtillé, lavez-vous-en le viſage en vous couchant, & le lendemain matin lavez-vous avec de la décoction de ſon & de mauve, continuez ainſi pendant huit jours.

Eau de beauté.

Jetez une once & demie de ſel commun dans une livre d'eau de menthe; faites bouillir & écumer. On s'en ſert pour ſe la-

ver le visage après la petite vérole, afin de faire tomber les croûtes, empêcher les démangeaisons, & ôter les rougeurs.

Baume efficace.

Pilez des limaçons avec leurs coquilles, poudrez-les bien avec du sucre candi en poudre, & faites-en un baume qui efface les creux de la petite vérole.

Poudre.

Prenez de l'orge rôti, réduisez-le en poudre très-fine, que vous enfermerez dans un nouet de linge. Vers le onzieme jour de la petite vérole, vous en poudrerez le visage, afin qu'en desséchant promptement le pus qui est contenu dans les boutons, il n'ait pas le temps de creuser la peau.

Onguent.

Prenez deux onces d'huile d'amandes douces, trois gros de blanc de baleine, quatre gouttes d'huile de Rhodes; faites du tout un onguent qui appaise la douleur, qui enleve l'âcreté du pus, & qui empêche la petite vérole de creuser.

Moyen pour empêcher la petite vérole de marquer ſur le viſage.

De toutes les maladies qui affligent la nature humaine, il n'y en a guere qui laiſſent après elles des traces auſſi profondes & ſi déſagréables que la petite vérole. Les perſonnes les plus belles, qui ont le teint fin & les traits les plus réguliers, échappent rarement à cette maladie cruelle, ſans y perdre leurs agrémens. Un moyen qui empêcheroit la matiere des boutons de la petite vérole de caver, garantiroit des triſtes ſuites de cette maladie. Il y en a un auſſi ſimple qu'il eſt peu coûteux, & qu'on a éprouvé pluſieurs fois avec beaucoup de ſuccès.

Lorſque l'éruption de la petite vérole eſt faite, & que les boutont commencent à groſſir & à ſe remplir de pus, on prendra de la craie bien pulvériſée, que l'on mêlera avec de la crême nouvelle : on en fera une eſpece de pommade un peu liquide, afin de pouvoir frotter le viſage du malade avec une plume, & on aura ſoin de la renouve-

ler à mesure qu'on s'apercevra qu'elle seche. Alors il n'y a point à craindre que le malade se gratte; la fraîcheur de la crême empêchera la démangeaison, & la craie qui s'y trouve mêlée, desséchant insensiblement la matière qui est renfermée dans les boutons, l'empêche de caver dans la chair & de creuser la peau. Tous ceux qui ont pris cette precaution, s'en sont fort bien trouvés; & il y a des personnes de distinction qui, après l'avoir mise en usage, ont été si peu marquées de la petite vérole, qu'on auroit peine à croire qu'elles l'aient jamais eue.

OBSERVATION X.

ON se sert ordinairement de quatre moyens pour extirper les verrues; 1°. on les lie; 2°. on les brûle; 3°. on les coupe; 4°. on les desseche: mais chacune de ces manières a ses défauts. Il ne sera pas hors de propos de les examiner ici.

1. La ligature n'est guere praticable que pour les verrues dont la base est fort étroite; alors on prend un crin, une aiguil-

lée de soie ou de fil ciré dont on lie fortement le pédicule de la verrue. Qu'arrive-t-il de là? La partie liée se desseche & tombe; la racine reste, & pousse de nouveau.

2. On les coupe. Il résulte deux inconvéniens de cette opération. Le premier, c'est que la racine restant entière, il paroîtra une nouvelle verrue, peut-être plus grosse que la précedente. Le second, c'est que la peau peut s'enflammer, & cette inflammation causer un petit ulcère.

3. On les brûle. Pour y réussir on fait chauffer une aiguille, que l'on passe dans la base du porreau. Les uns se servent d'un fer rouge qu'ils approchent peu à peu de la verrue, jusqu'à ce qu'ils sentent vivement la chaleur. D'autres prennent une moitié de coque de noix, à laquelle ils font un trou qu'ils adaptent à la verrue; ensuite dans la partie concave de la coque ils mettent du soufre qu'ils allument. Toutes ces manières sont assez efficaces; mais, outre qu'elles sont

douloureuſes, elles attirent quelquefois une inflammation ou un ulcère à la peau.

4. Enfin, pour les deſſécher, on ſe ſert des eſcarotiques. Tous ces rémèdes ſont dangereux, & ne doivent être employés qu'avec beaucoup de circonſpection. Il vaut mieux ſe ſervir des remèdes indiqués dans le texte de ce livre; ils ſont très-efficaces, faciles à trouver, ne peuvent cauſer aucun mauvais effet. Nous en ajouterons ſeulement quelques-uns ici, pour donner encore plus de facilité à ceux qui veulent ſe délivrer de cette légère incommodité.

Les feuilles de ſouci, les ſucs de ſcrophulaire & de ſabine, le lait de figues vertes, le ſel pilé dans le ſuc de raifort, le ſel marin fondu dans le vinaigre, les limaçons, ſont des remèdes très-eſtimés, auſſi bien que l'aigremoine & l'écorce de ſaule trempées dans le vinaigre (1).

Il y a quelques perſonnes qui ſe ſont guéries, en mettant ſeulement ſur leur verrues des mouches faites avec le diapalme.

---

(1) *Cortex verrucas in aceto cocta reſolvit.* Schol. Salern. de ſalice.

Fin du tome ſecond.



